

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	35 (1985)
Heft:	4
Artikel:	"Combats pour l'histoire" de Lucien Febvre dans la Revue de synthèse historique (1905-1939)
Autor:	Aguet, Jean-Pierre / Muller, Bertrand
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-80956

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«COMBATS POUR L'HISTOIRE»
DE LUCIEN FEBVRE DANS LA
REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE
(1905-1939)

Par JEAN-PIERRE AGUET et BERTRAND MULLER

«Donc, seul dans l'arène, je fis de mon mieux. Des choses que j'ai pu dire, depuis cinquante ans, d'aucunes sont tombées dans le domaine commun, qui semblaient hasardeuses quand je les formulai pour la première fois. D'autres demeurent toujours en question. Le sort du pionnier est décevant: ou bien sa génération lui donne presque aussitôt raison et absorbe dans un grand effort collectif son effort isolé de chercheur; ou bien elle résiste et laisse à la génération d'après le soin de faire germer la semence prématûrément lancée sur les sillons.»

Ainsi s'exprimait, dans l'avant-propos de ses *Combats pour l'histoire* (1953), Lucien Febvre imaginant son propre travail d'historien. De celui-ci, on connaît les points saillants – ceux qui figurent désormais, plus ou moins exacts, dans les notices de dictionnaire: les activités du professeur d'histoire moderne à l'Université de Strasbourg et au Collège de France; les responsabilités à la tête d'entreprises collectives, telle l'*Encyclopédie française*, ou d'institutions comme la VI^e section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes; l'initiative, et la direction, d'abord avec Marc Bloch, puis seul, des *Annales (d'histoire économique et sociale)*, puis *Economies. Sociétés. Civilisations*; les ouvrages majeurs: *Philippe II et la Franche-Comté*, *La Terre et l'évolution humaine*, *Un destin: Martin Luther*, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, *La religion de Rabelais*.

Pourtant, s'en tenir à ces quelques données pour restituer le rôle «historiographique» et la nature de l'œuvre d'un historien qui se reconnut «pionnier» solitaire serait négliger une part importante sinon au moins aussi essentielle, mais encore peu travaillée¹, du labeur de cet homme, à savoir cette autre œuvre née d'une volonté batailleuse, conquérante et exi-

1 Voir notamment H. D. MANN, *Lucien Febvre. La pensée vivante d'un historien*, Paris, Armand Colin («Cahiers des Annales», 21), 1971, 191 p.; G. MASSICOTTE, *L'Histoire problème. La méthode de L. Febvre*, Paris, Maloine, St-Hyacinthe, Québec, Edisem (Méthodes des sciences humaines), 1981, 122 p.

geante à la fois, qu'attestent nombre de ses compagnons en histoire. Œuvre exceptionnelle, concrètement émiettée, que constituent les quelque 1700 recensions critiques que L. Febvre rédigea pour une trentaine de revues historiques de 1905 à 1956 quasi sans discontinuer encore qu'à des rythmes variables et à l'exception des années de l'autre combat, 1914–1918. Œuvre dispersée dont on sait que L. Febvre se soucia, à la fin de sa vie, de regrouper certaines pièces qu'il jugea aussi significatives que ses contributions originales, dans trois recueils dont le plus connu – *Combats pour l'histoire* – parut en 1953, les deux autres, posthumes².

Tant les exigences de la construction d'un enseignement d'historiographie dans une faculté de sciences sociales et politiques que l'élaboration d'une contribution à un volume d'hommages³ nous ont amenés à une approche partielle, puis à une découverte progressive, à une exploration, de l'entier de cette œuvre singulière, impressionnante à plus d'un titre. A l'origine, l'intuition, devenue hypothèse, que l'historien Lucien Febvre ne s'est pas acharné à multiplier les textes critiques de toutes natures en y consacrant temps et tempérament au travers de plusieurs décennies, ne s'est pas préoccupé de rassembler, pour nouvelle publication, certains de ses écrits critiques, en les récrivant partiellement, sans raison précise, sans qu'il y ait eu, de sa part, volonté continue et persévérente de réaliser un projet pour l'histoire. En effet, dès la première lecture des textes de ce type, se manifeste le fait que L. Febvre ne se limita pas à pratiquer un exercice de métier sinon de routine, familier à tout historien – qui est, selon une compétence et une capacité critique, par référence à un état de question, de rendre compte de la valeur historiographique d'une contribution de littérature historienne – mais entendit donner à ses recensions un sens et une fonction, supplémentaires, autres, en en faisant les instruments concrets d'une sorte de «ministère de conscience» parmi la gent historienne, d'une mission concertée pour l'avancement de cette science qu'est l'histoire. De ce ministère, de cette mission, les premiers textes l'attestent, L. Febvre se fit très tôt l'idée. Dès lors, au sens de cette visée, il accomplit avec opiniâtreté tout ce travail qu'il fut l'un des seuls à exercer alors de cette manière et à cette échelle, sans désemparer – comme Marc Bloch qui l'exerça aussi d'une manière qu'il faudra élucider – et qu'il jugea toujours légitime, indispensable et utile et dont il voulut dire au travers de multiples textes, les joies conquérantes sans en cacher les difficultés et les déceptions éprouvées. Ainsi de

2 *Au Cœur religieux du XVIe siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1957, 351 p. (Bibliothèque générale de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, VIe section); *Pour une Histoire à part entière*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1962, 867 p. (Bibliothèque générale de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, VIe section).

3 J.-P. AGUET, «Combat pour l'histoire»: Lucien Febvre et l'histoire diplomatique» dans *L'Historien et les relations internationales*. Recueil d'études en hommage à Jacques Freymond. Genève, I.U.H.E.I., 1981, p. 3–24.

l'ensemble de ces «copeaux», de «ces épluchures de bois tombées sous le rabot et ramassées au pied de l'établi», qui, à côté de «quelques gros meubles meublants d'histoire», signifient singulièrement «ce qu'il y eut toujours de militant»⁴ dans sa vie d'historien, de ces recensions qui, au-delà de l'office signalétique et critique, prirent donc la valeur d'un moyen d'expression dynamique sur les problèmes et les controverses soulevés par la recherche et l'écriture de l'histoire, on comprendra qu'il ait été tentant d'en entreprendre, selon une optique d'histoire de l'histoire, l'étude approfondie – ce qui fut possible dès 1982 avec l'appui du F.N.R.S. – en cherchant à répondre, dans la mesure du possible, à cette sorte de défi exprimé par F. Braudel: L. Febvre, «c'est cet historien exceptionnel qu'il faudrait si possible – mais est-ce possible? – expliquer»⁵.

Ici on trouvera donc les résultats d'une partie de la recherche passionnante et difficile qui a essayé sinon d'expliquer au moins de comprendre, de restituer l'histoire de ce «ministère» critique de L. Febvre, avec son implantation dans le temps, ses circonstances, ses rythmes, ses phases, ses thèmes, ses terrains et ses cibles, à savoir l'étude articulant analyse quantitative et analyse qualitative des textes critiques que L. Febvre, dès 1905 et jusqu'à 1939, donna à la *Revue de Synthèse historique*, puis à la *Revue de Synthèse* (dès 1931), dirigée par Henri Berr⁶. Le travail sur ce *corpus* réduit – qui regroupe les textes les plus anciens de L. Febvre – a permis de chercher à poser correctement le problème, comme l'aurait exigé le maître, et à affronter les questions de méthode et de technique qu'entraîne le traitement historien de ce type de sources; travail préalable à l'étude du grand *corpus* qui reste à fouiller et dont l'essentiel est constitué par les recensions critiques données aux *Annales* auxquelles s'ajoutèrent celles données aux *Revue critique d'histoire et de littérature*, *Revue historique*, *Revue d'histoire moderne* et à d'autres encore. A l'examen, une fois les textes retrouvés, collectés, reconnus, il est apparu que la recension, au-delà du simple dénombrement, pouvait constituer un objet statistique, sériel, susceptible d'un traitement quantitatif de par le fait qu'elle avait été pratiquée de façon répétée et continue dans la durée au moyen de textes construits selon des formules simples, relativement formalisées à raison de l'office premier de signaler, de situer et de juger. Cependant, à une telle enquête, il y avait difficulté tenant précisément à la nature «circonstancielle» de ces critiques. N'allait-on pas donner avec ce type d'étude dans l'histoire la plus «historisante», la plus «événemmentielle» qui fût? Pour pallier ce risque, au-delà des lectures et analyses linéaires des articles, faites dans un premier temps, de la mesure aussi des apports personnels de L. Febvre à toute une série de

4 L. FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953, avant-propos, p. V.

5 Page 8 dans le texte figurant en tête du catalogue de l'exposition consacrée en 1978 à Lucien Febvre par la Bibliothèque nationale de France.

6 On abrégera désormais, selon les cas, RSH ou RS.

débats historiographiques sur nombre de problèmes historiques – toutes notions dont il ne sera fait ici état qu’exceptionnellement – on a cherché, en tenant compte de la nature et des circonstances de ce travail critique et de la marque personnelle que L. Febvre y mit, à reconstruire, pour le lecteur d’aujourd’hui, quelques linéaments d’une conception de l’histoire, de la pratique de l’histoire, qui, si elle fut concrètement exprimée de façon éclatée, transparaît pourtant au fil de ce qui constitue, en fait, une sorte de discours quasi ininterrompu, né de l’immense travail d’un historien qui, praticien exemplaire, voulut incessamment, passionnément, être de «ceux qui au jour le jour ont le loisir, ou le devoir, de suivre le travail des fouilleurs»⁷ et conçut de le faire de façon militante et batailleuse pour répondre aux exigences du développement scientifique de l’histoire.

Dès lors, à la situation du problème – la RSH/RS dans son histoire; L. Febvre: sa découverte de la revue de H. Berr et ses débuts d’historien – succédera l’étude morphologique du *corpus* de sources, assortie de tableaux et de figures en visualisant les résultats, qui permit de déterminer et les phases avec leurs rythmes singuliers et les «domaines d’intervention» du travail critique de L. Febvre. Le regroupement analytique de quelques-unes des remarques les plus significatives issues de l’«autopsie» de l’œuvre permit sur certains terrains qui furent privilégiés de par la compétence ou les intérêts de l’auteur, de saisir l’image qu’il se fit du travail de l’histoire tel qu’il l’observa pratiqué – par des «travailleurs», terme qu’il utilisa souvent – ou qu’il voulut qu’on le pratiquât. L’ensemble de cette étude veut ainsi constituer une monographie au sens que L. Febvre lui donna dans son imagination d’une recherche historienne concertée, échelonnée et collective: «Tâche qu’on ne saurait cependant négliger; bien conduite, elle permet seule à l’historien de cultiver son sens des liaisons et de renouveler au contact des faits l’énoncé de problèmes depuis longtemps clichés dans des formules inexactes. Somme toute, pour lui, l’équivalent de cette partie du travail de laboratoire qui ne consiste pas uniquement dans la vérification méthodique d’une idée préconçue, mais vise à constituer plus librement un matériel de faits nouveaux, d’où le savant tirera des hypothèses d’ensemble»⁸.

Enfin quant à la manière dont, «ouvrier de l’histoire»⁹, il voulut livrer ses «combats pour l’histoire», s’il en parla par allusions dans certains textes, L. Febvre n’en a que rarement défini l’esprit, entendant sans doute être compris à demi-mot. D’où l’intérêt d’un texte connu, souvent cité, de 1936, qui, provoqué par la réaction de L. Halphen à une recension sévère,

7 RS (I), 1931, p. 113.

8 RS (V), 1933, p. 206.

9 FERNAND BRAUDEL, «Présence de Lucien Febvre», dans *Éventail de l’histoire vivante* offert par l’amitié d’historiens, linguistes, géographes, économistes, sociologues, ethnologues. Hommage à Lucien Febvre. Paris, 1953, p. 2.

apporta des précisions sur ses visées: non «juger un livre», mais «plaider une cause», car «l'historien n'est pas un juge d'instruction», mais «un interprète... qui, ayant compris quelque chose, le fait comprendre à autrui», parce que «la critique n'est pas faite pour juger des hommes, ou même un livre», mais «est faite pour rendre plus intelligent celui qui lit». Un «livre nouveau», «livre d'historien», est pris «comme témoin d'un certain état d'esprit vis-à-vis de l'histoire»: «quelle conception de l'histoire traduit l'ouvrage?... Dans quelle mesure se rapproche-t-il de cet idéal d'histoire humaine, totalitaire et articulée à la fois, synthétique et vivante, qui est... la nôtre...?»¹⁰.

1. La «*Revue de Synthèse historique*»

1.1 En 1900, en créant la *Revue de Synthèse historique*¹¹, H. Berr voulait se doter d'un instrument intellectuel qu'il souhaitait efficace pour réaliser, diffuser et mettre à l'épreuve sa conception d'une histoire «scientifique» et «synthétique» exprimée déjà dans ses travaux antérieurs¹². A l'origine de celle-ci, figurait un diagnostic – porté par un philosophe de formation et d'esprit – sur la situation et la pratique de l'histoire vue comme «singulièrement en retard sur les sciences de la nature»; s'éparpillant; abusant de l'analyse et de la spécialisation; ne trouvant guère son équilibre entre le recours à l'érudition et l'orientation vers la philosophie de l'histoire; et cela à un moment où se manifestaient les défis résultant des développements de la géographie et surtout de la sociologie, concrétisés par le lancement des *Annales de Géographie* dès 1891 et surtout de l'*Année Sociologique* dès 1896¹³. Dès lors H. Berr voulut que l'on travaillât à réaliser le regroupe-

10 L. FEBVRE, «*Pro Domo sua: à quoi sert la critique?*», *A.H.E.S.* (8), 1936, p. 54–55, qui constitue la réponse donnée à Louis Halphen qui «s'est ému» du ton de la recension du tome X – *La Prépondérance française. Louis XIV (1661–1715)* – de la collection «Peuples et Civilisations».

11 Cet historique sommaire a été construit à partir, outre de la lecture de la revue, de la série des textes éditoriaux et programmatiques anonymes ou signés de H. Berr qu'elle publia; tous textes encore insuffisamment exploités pour établir l'histoire de cette revue.

12 Voir notamment: *Vie et Science. Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien*. Paris, 1894; et la thèse de H. BERR: *L'Avenir de la Philosophie. Esquisse d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire*, Paris, 1899.

13 Cf. cité par H. BERR, «Au bout de trente ans» [I], RSH (L), 1930, p. 7, ce fragment du manifeste de la RSH de 1901 – non retrouvé par ailleurs: «Les études historiques, malgré les progrès immenses qu'elles ont accomplis au cours du XIX^e siècle, restaient dans un fâcheux état d'éparpillement. On ne cherchait pas assez à neutraliser les inconvénients de l'analyse et de la spécialisation – d'ailleurs nécessaires... La *Revue de synthèse historique* s'intéresse précisément à toutes les manifestations historiques de l'activité humaine et tend ainsi à reconstituer leur unité dans la science.» Dans le même article de 1930, p. 5,

ment sinon l'unité de l'histoire en construisant une démarche heuristique nouvelle, celle de la «synthèse historique». Destinée donc à répondre à une urgence à la fois épistémologique et pratique, la revue aurait pour but «de dresser, pour toutes les divisions de l'histoire, un *état* du travail fait et à faire et, par suite, d'orienter la recherche; de rapprocher les diverses études historiques, et ainsi de les éclairer l'une par l'autre»¹⁴, tout en amenant «à collaborer non seulement les diverses catégories d'historiens, mais avec les historiens les philosophes»¹⁵ auxquels devraient s'ajouter les sociologues. «Neuve par son objet et par son caractère», répondant «à un besoin du temps», elle était «appelée à rendre des services divers» autrement que les «revues spéciales» d'histoire, «en général... revues de pure érudition» qui ne font que renseigner «les travailleurs plutôt qu'elles ne cherchent à les guider»¹⁶. Toutes choses qui postulent un effort scientifique concret, évitant le gaspillage de temps et de forces intellectuelles, entrepris par des collaborateurs indépendants et libres d'esprit, cependant réunis – dans ce «laboratoire de science»¹⁷ pour un travail de synthèse défini comme n'ayant «pas seulement... le sens de juxtaposition, mais bien encore et surtout celui d'unification, d'explication compréhensive»¹⁸ selon une démarche ordonnée aux deux niveaux de l'analyse érudite et de la synthèse proprement dite, fondée sur la comparaison¹⁹. En conséquence, selon H. Berr, «si la revue réalise ses fins, on y verra l'histoire se compléter, s'organiser, se rattacher peu à peu à l'ensemble des sciences, faire apparaître à la longue ses résultats pratiques»²⁰.

H. Berr formulait rétrospectivement le diagnostic suivant: «Nous avions, à l'origine, trouvé l'histoire singulièrement en retard sur les sciences de la nature, hésitante encore, malgré les apparences, sur ses méthodes et sur son but, mal définie par rapport à des disciplines qui auraient dû la servir et la compléter, et qui maintenaient leur indépendance ou affirmaient leur suprématie.»

14 Citation extraite de ce qu'on peut considérer comme le deuxième prospectus de lancement de la RSH – de date inconnue – cité par H. BERR dans RS (LXIV), 1950, p. 6.

15 RS (LXXXV), 1964, p. 104, où se trouve reproduit photographiquement le texte qu'on peut considérer comme le prospectus le plus ancien, à notre connaissance, de la RSH: de date inconnue, sur papier à en-tête de la librairie Cerf (qui en fut la première éditrice), annonçant la prochaine parution de la revue et son organisation rédactionnelle.

16 «Deuxième prospectus», cité dans RS (LXIV), 1950, p. 5–6.

17 «Sur notre programme», RS (I), 1900, p. 8.

18 «Répertoire méthodique pour la synthèse historique...», RSH (VII), 1903, suppl. no. 16, p. 3.

19 Cf. «Sur notre programme», RSH (I), 1900, p. 5. Cf. aussi «Les Etudes historiques et la guerre», RSH (XXIV), 1919, p. 7: «Il y a, en histoire deux formes, deux degrés de synthèse;... on ne recueille, dans la synthèse d'érudition, les faits humains de toutes sortes, que pour obtenir, dans la synthèse scientifique, une interprétation profonde et définitive du passé. Mais, dès le début, si nous comptons sur ces revues générales,... pour activer l'élaboration des matériaux, nous nous proposons, par des études théoriques, de faire progresser la logique de l'histoire, et ainsi d'assurer l'avenir de la synthèse scientifique.»

20 «Deuxième prospectus», cité dans RS (LXIV), 1950, p. 7.

1.2 Dès lors, au moyen de quelle politique rédactionnelle H. Berr entendit-il organiser et animer ce que F. Braudel nomma très heureusement «colloque de toutes les histoires»²¹? Il prévit de répartir les travaux de ses collaborateurs dans diverses rubriques ayant chacune une visée singulière au sens d'une division du travail concertée – le travail de synthèse historique n'étant pas fait «pour brouiller ce qui commençait à être démêlé, mais pour amener tout ensemble, les diverses équipes à mieux accomplir chacune leur tâche propre et à mieux s'entraider en concevant plus nettement l'œuvre commune»²².

A côté d'«articles de fond» qui devaient, en principe, apporter des contributions originales sur les deux domaines de la «théorie» et de l'«interprétation psychologique» de l'histoire²³, H. Berr, s'inspirant sans doute de la formule appliquée par l'*Année Sociologique*, entendit privilégier des travaux qui feraient, à différents niveaux, l'inventaire critique de la littérature et des publications nouvelles, établissant ainsi des premiers fragments de synthèse. C'est là une conception essentielle de H. Berr qui devait également donner son sens aux travaux critiques de L. Febvre, on le verra, car, pour celui-là, plus que des études originales qui ne suffisent qu'à faire «avancer bien peu la science historique», «c'est la critique des publications nouvelles et, en particulier, des synthèses provisoires» qui constitue l'«un des moyens de coopération» les plus utiles et les plus appropriés. Et par-là il faut comprendre bibliographie critique et non simple chronique des livres, bibliographie construite au sens d'une critique qui «n'est plus seulement un auxiliaire de la synthèse, mais tend à prendre elle-même un caractère synthétique», puisqu'elle ne doit plus se contenter d'enregistrer la production historienne, mais inventorier «le travail fait pour montrer le travail à faire»²⁴.

Inventaire du «travail fait et à faire» – formule que H. Berr répéta et qui désignait l'idée qu'il se fit de la rubrique des «revues générales»²⁵. Ordon-

21 FERNAND BRAUDEL, «Hommage à Henri Berr pour le centenaire de sa naissance», RS (LXXXV), 1964, p. 22.

22 «Sur notre programme», RSH (I), 1900, p. 6.

23 Cf. «premier prospectus», RS (LXXXV), 1964, p. 104, qui précise: «Théorie de l'histoire (principes et fin, portée philosophique et pratique de l'histoire; méthodes; détermination des diverses tâches historiques et en particulier de celle du sociologue; historiographie; enseignement de l'histoire, etc.);... Interprétation psychologique de l'histoire (psychologie des individus et des peuples; psychologie sociale; marche et rôle des idées dans l'histoire)».

24 H. BERR, *La Synthèse en Histoire, son rapport avec la synthèse générale*, Paris, 1953 (nouvelle édition), p. 10-11.

25 Formule très souvent citée qu'on peut compléter par la définition donnée dans le «premier prospectus», RS (LXXXV), 1964, p. 104: «Les REVUES GÉNÉRALES parcourront successivement TOUT le domaine de l'érudition, l'histoire entière de la pensée et de l'action humaines. La première de ces revues, pour chaque province de l'histoire, sera une sorte d'inventaire, fait par une personne particulièrement compétente, des grands

nées, à raison de deux ou trois par livraison, en cycles d'une durée de trois à cinq ans, elles seraient destinées, en application d'un programme défini et d'une répartition minutieuse des tâches entre les collaborateurs à raison de leurs compétences et intérêts respectifs, à faire «ressortir les résultats nouveaux, les actualités de la connaissance historique», à orienter de façon dynamique les recherches à venir, l'accumulation même de ces inventaires successifs devant constituer «comme une encyclopédie, non pas arrêtée un beau jour, mais évoluante et qui contribuera aux progrès qu'elle aura à constater»²⁶. Quant aux autres rubriques, essentiellement bibliographiques de vocation, elles devaient permettre, par des «notes, questions et discussions»²⁷, d'instituer débats et controverses, et par une «bibliographie», de regrouper le solde fluctuant des recensions.

Très rapidement, cependant, au gré des premières expériences, H. Berr dut procéder à des adaptations de la grille rédactionnelle primitive²⁸ pour mieux réaliser «l'idéal d'une revue qui, au lieu de suivre un programme *ne varietur*, se rajeunirait à intervalles, par un remaniement des matières et des concours nouveaux», avec la nécessité de rester «pleinement efficace» et de faire porter l'«effort, de préférence, du côté où il y a urgence – là où il faut appeler, stimuler les travailleurs, et là où le travail n'attend pour battre son plein que des directions et des instruments», notamment en faisant «une part assez large aux questions vers lesquelles tendent à se porter de préférence les historiens sous l'influence des préoccupations économiques, sociales, mondiales»²⁹.

1.3 Ici, selon les rythmes mêmes de l'histoire de la revue, on se limitera à rappeler les adaptations intervenues dont L. Febvre fut tributaire dans la

résultats obtenus, avec l'indication des lacunes à combler. Dans la suite, les diverses Revues générales reparaîtront chaque fois qu'il semblera à propos de grouper un certain nombre d'ouvrages nouveaux»; et par ce commentaire («Sur notre programme», RSH (I) 1900, p. 7): «Etablir où en est le travail, ce qui est fait mais aussi, mais surtout ce qui est à faire, ce n'est pas clore prématurément la recherche, c'est la régler, c'est obtenir une meilleure répartition des efforts». Voir aussi «Nos «Revues générales»», RSH (XII), 1906, p. 89, H. Berr insistant sur le fait que les «revues générales» devaient être maintenues – selon une logique qu'il rappela, RSH (L), 1930, p. 11: «Réaliser une bibliographie sélective, critique, une bibliographie maïeutique, pourrait-on dire, qui mît au jour les résultats acquis, une bibliographie suggestive, en même temps, qui faisant apparaître les graves lacunes, invitât à les combler: voilà, pour le sûr avancement du travail, quelle semblait être la bonne tâche, difficile, mais opérante.»

26 «Deuxième prospectus», RS (LXIV), 1950, p. 7.

27 On abrégera désormais N.Q.D.

28 Cf. cette remarque rétrospective («Au bout de trente ans» [I], RSH, (L) 1930, p. 5-6): «Nous avions conçu une Revue militante, qui s'ingéniait sans cesse pour agir davantage, pour s'adapter mieux, tout à la fois, à ses fins et aux circonstances. Nous avons souhaité, à chaque étape, corriger, là où il y avait lieu, améliorer, élargir notre entreprise»; et H. Berr d'ajouter: «La *Revue* ne saurait être jugée équitablement si l'on ne tenait pas compte de tout ce qu'elle a préparé, rendu possible, et qui en constitue l'extension.»

29 «Nos «Revues générales»», RSH (XII), 1906, p. 213.

période où il y collabora: dès 1905 et jusqu'à 1939. De 1900 à 1912, se succédèrent deux des cycles de «revues générales» – 1900–1906, 1907–1912 – L. Febvre entrant à la RSH à la fin du premier de ces cycles, avec une contribution qui prit place dans une catégorie particulière de «revues générales», annoncée en 1901 déjà et consacrée aux «Régions de la France». Cependant, l'innovation principale fut en 1903 l'introduction de «revues critiques», destinées à permettre «l'étude approfondie d'ouvrages importants et de groupes d'ouvrages relatifs à une même question»³⁰. De longueur «variable», ce type de texte, à l'inverse des «revues générales», échappait aux exigences d'un programme de travail préétabli en raison de sa relation étroite aux publications récentes dont il devait indiquer les résultats et les originalités particuliers³¹. Corolairement, l'organisation des rubriques bibliographiques fut revue dans le souci de rendre plus cohérent l'enregistrement et l'évaluation des livres reçus ou demandés.

Dès 1913, et ce jusqu'en 1930, la RSH, qui se voulait toujours «une publication active et militante, non passive et simplement enregistreuse», inaugura une «nouvelle série», H. Berr ayant jugé nécessaire de repenser les modes de travail de son équipe, dans l'idée qu'il était désormais temps de «tenter plus hardiment la synthèse», à l'exemple de la thèse de L. Febvre³², cette refonte importante – qui était couplée avec le lancement d'une collection d'ouvrages, la *Bibliothèque de Synthèse* – résultant, peut-être, de certaines difficultés matérielles dans la publication qu'évoqua H. Berr³³. Toutefois, ce nouvel effort, à peine amorcé, fut interrompu par la guerre, la RSH cessant de paraître pour la durée du conflit, le nouveau programme de travail ne développant donc ses effets qu'à partir de 1919. À cette date, une exigence nouvelle s'ajouta: la revue se devait de tenir compte des effets de la guerre et surtout de réagir au constat que tout l'effort scientifique développé depuis 1900 pour organiser la synthèse historique n'avait pas encore réussi à convaincre la grande masse des historiens. «Plus que jamais en 1919, il importe, pour les hommes de science, de réfléchir sur la science, et pour les historiens en particulier, de préciser le rôle de l'histoire», étant donné que «le monde s'est transformé» et que «l'histoire vécue, et vécue de façon si intense», ne peut pas ne pas entraîner «une modification du travail historique», tant il apparaît évident que l'historien «n'aura pas agi et souffert, qu'il n'aura pas été mêlé aux hommes, qu'il n'aura point participé à l'histoire la plus riche, la plus complexe et quelquefois, peut-être, la plus déconcertante pour lui, sans que des doutes sur l'utilité du travail historique, des scrupules au moins sur la meilleure façon de le

30 «Nos «Revues générales» », RSH (XII), 1906, p. 89.

31 «Programme d'une bibliographie synthétique», RSH (XXX), 1920, p. 76.

32 *Philippe II et la Franche Comté. Etude d'histoire politique, religieuse et sociale*. Paris, Champion, 1912, LVI–807 p.

33 «Nouvelle Série», RSH (XXVII), 1913, *passim*.

concevoir, ne soient nés dans son esprit». En conséquence, conservant son but premier et sa relation à l'actualité, la revue se devait désormais d'assumer une obligation morale résultant des pertes éprouvées de par la guerre – «il faut d'autant plus travailler, créer, oser» – tout en refusant – et, sur ce point, L. Febvre suivra H. Berr – que l'histoire soit mise au service d'une cause politique quelconque, en raison des nécessités de la reconstruction du pays. De plus, constatant que la revue n'a exercé en France qu'une influence diffuse, que «l'histoire officielle» n'admettait pas la «synthèse scientifique» pour rester attachée, «malgré tout, à l'histoire traditionnelle,... historisante» et que le public réclamait une histoire qui fût moins savante, H. Berr légitimait la poursuite de l'effort, tout en renonçant à l'«ambition chimérique de tenir à jour une bibliographie analytique de l'histoire intégrale»³⁴.

Dès lors, les textes se répartiront en «articles de fond» et «revues générales», ces dernières toujours conçues comme complémentaires des volumes de la collection «l'Evolution de l'Humanité», qui put commencer à paraître dès 1920, et répondant à une «urgence professionnelle» en couvrant des domaines de l'histoire nouveaux, négligés ou à reprendre; en «revues critiques», maintenues dans leur rôle singulier d'être accrochées à «l'imprévu» de la littérature publiée et demeurant «la forme la plus souple d'une Bibliographie qui prétend, tout à la fois, suivre le mouvement historique et le régler, ne rien laisser échapper des résultats acquis et préciser sans cesse les problèmes qui restent à résoudre»; la bibliographie se limitant à «enregistrer l'arrivée fortuit des livres» sous forme soit de N.Q.D. soit de notices bibliographiques. Ainsi, la revue remplira sa mission, à la condition que ses collaborateurs «veuillent bien, puisqu'ils surveillent chacun une partie de l'horizon historique, intervenir spontanément... et nous offrir une mise au point» qui vise à faire «apparaître des résultats de science»³⁵.

Dès 1931, l'épithète «historique» disparut du titre de la revue devenue organe du Centre International de Synthèse (constitué en 1925). De ce fait, la place de l'histoire se trouva quelque peu relativisée, par rapport à l'attention nouvelle portée, au-delà des sciences sociales, aux sciences exactes et naturelles sinon vers l'ensemble des sciences, l'objectif étant désormais de réaliser la «synthèse générale». Tout ceci se fit avec une modification sensible du dispositif de publication³⁶: – toujours des articles de fond; – une rubrique nouvelle sur la vie du Centre; – des «revues critiques» qui devront

34 Toutes citations dans «Les Etudes historiques et la guerre», RSH (XXIX), 1919, *passim*. cf. notamment p. 27.

35 Citations extraites de «Programme d'une bibliographie synthétique», RSH (XXX), 1920, p. 76–78.

36 La revue se dédoublera en deux séries, la première de tomaison impaire, consacrée à la «synthèse historique» (trois fascicules par an); la seconde de tomaison paire, sous-titrée «sciences de la nature et synthèse générale» (un fascicule par an). Cf. «Au bout de trente

se multiplier avec une visée inchangée; – toujours des rubriques bibliographiques, toutefois redessinées surtout dans l'idée d'éviter de continuer à donner «de façon nécessairement incomplète, en partie fortuite, avec des inégalités choquantes de proportion», des recensions de la production historique, en recourant désormais à des «notules», simples «fiches bibliographiques» suivies «quand ce sera possible et utile, d'un bref résumé ou d'un bref jugement», voire pour des ouvrages qui «mériraient mieux qu'un simple signalement», à des notices plus élaborées figurant dans les N.Q.D.³⁷. Dans ce cadre rédactionnel, au niveau des «revues critiques», dès 1933, L. Febvre prit, ou reçut, la responsabilité d'une rubrique singulière qu'il fut seul à meubler et dont on reparlera.

1.4 Schématiquement, au travers des adaptations intervenues, on retrouve donc quatre catégories de textes, qui devaient, chacune à sa manière, contribuer à l'édification de la «synthèse historique»: – articles de fonds, formule que L. Febvre utilisa pour des critiques développées; – «revues générales» auxquelles il ne recourut jamais; – «revues critiques», formule alternative des articles de fond dont il usa fréquemment et avec bonheur; – rubriques bibliographiques, N.Q.D. et notes bibliographiques, dont le dessin varia beaucoup et qui reçurent les recensions courantes de l'historien. Le fait que chacune de ces catégories présentait des caractéristiques assez nettes quant à la nature et au niveau d'intervention qu'elles impliquaient, explique qu'elles aient pu être retenues comme un des critères de classement significatif dans l'analyse du *corpus* qu'il convient maintenant de situer.

2. Lucien Febvre et la «*Revue de Synthèse historique*»

2.1 Que, dès sa découverte de la revue, en 1902, sur les rayons de la bibliothèque de l'Ecole Normale Supérieure, L. Febvre se soit «tout de suite... inscrit parmi les fidèles de la *Revue de Synthèse historique* et de son créateur», que, jusqu'à ce qu'il ait été invité à y collaborer lui-même, celle-ci ait été «pendant trois ans... [sa] seule initiatrice,... [sa] seule maîtresse authentique de savoir», il s'en est expliqué dans des témoignages tardifs. Explication en raison de sa situation d'alors: «Rien d'étrange dans une telle aventure» de la part d'un étudiant «cumulant la double âpreté, critique, polémique et guerrière, de la Comté et de la Lorraine», qui refusa d'accepter «avec placidité l'histoire des vaincus de 1870, ses prudences tremblotantes, ses renoncements à toute synthèse, son culte laborieux, mais intellec-

ans» (II), RS (I), 1931, p. 4–5, qui souligne que cette organisation nouvelle de la publication résulte du lien Revue–Centre International de Synthèse.

37 «Au bout de trente ans» (II), RS (I), 1931, p. 6–7.

tuellement paresseux, du «fait» et ce goût presque exclusif de l'histoire diplomatique», réagit «instinctivement et à peu près sans appui dans le camp des historiens» et trouva cet appui chez ses «amis linguistes et orientalistes, psychologues et médecins, géographes et germanistes», à un moment où «les moins conformistes» de ses «frères historiens, à quelques rares exceptions près..., ralliaient sans plus, en se trouvant hardis, l'éten-dard ambigu de Charles Seignobos». Explication tenant aussi à «cette Revue qui proclamait qu'une autre histoire existait, et devait exister, que l'histoire des batailles, des traités diplomatiques et des astuces politiciennes – cette Revue qui proclamait et réalisait le dessein de réunir pour une œuvre de Synthèse efficace, des historiens et des archivistes, des géographes et des ethnologues, des linguistes, des économistes et des philosophes, tous frater-nellement unis dans le souci de l'œuvre commune – cette Revue qui, là où les autres ne savaient que distiller l'ennui, installait l'enthousiasme et l'espérance... Quelle libération et quelle joie!»³⁸

Quant aux premiers contacts, le même témoignage les situe – sans doute par erreur – en 1906: «Quant deux ou trois ans plus tard (1906), une lettre vint qui m'offrait de collaborer à la Revue en publiant une *Franche-Comté* dans la série des *Provinces* («revue du travail fait et à faire») – j'acceptais avec joie cette occasion de m'approcher de vous, de votre groupe et de vos œuvres»³⁹. De ce contact – qui dut avoir lieu plutôt en 1904 – l'initiative revint donc à H. Berr, une première et unique «revue générale» étant suivie de près de trois cents textes qui concrétisèrent une collaboration qui devait durer.

38 Citations tirées de l'avant-propos des *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953, p. VII et de «De la *Revue de Synthèse* aux *Annales*. Henri Berr ou un demi-siècle de travail au service de l'histoire», *A.E.S.C.* (7), 1952, p. 289–290. L. FEBVRE consacra à H. Berr les textes suivants: 1. «Hommage à H. Berr pour ses quatre-vingts ans. Paroles prononcées le mardi 2 février 1943» dans «Hommage à Henri Berr (1863–1954). Commémoration du centenaire de sa naissance», *RS* (LXXXV), 1964, p. 8–12; 2. le même texte, publié avec des variantes, sous le titre «Hommage à Henri Berr. De la *Revue de synthèse aux Annales*», dans *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953, p. 339–342 (la référence de ce texte donnée dans l'ouvrage par L. Febvre étant inexacte); 3. le texte indiqué plus haut qui sont les «paroles prononcées par Lucien Febvre à l'occasion de la commémoration de la promotion d'Henri Berr au grade de commandeur de la Légion d'Honneur, le mardi 2 avril 1952»; 4. «Evocation d'Henri Berr. Paroles prononcées le 23 novembre 1954 par Lucien Febvre», *RS* (LXXV), 1954, p. 4–6; 5. «Henri Berr. Un deuil des *Annales*», *A.E.S.C.* (10), 1955, p. 1–2; 6. notice nécrologique sur H. Berr dans *Association amicale de secours des anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure*, Paris, 1956, p. 21–24.

39 «De la *Revue de synthèse* aux *Annales...*», *A.E.S.C.* (7), 1952, p. 290. Cette citation contient deux erreurs: – la date indiquée de 1906 est certainement fausse puisque l'étude sur la Franche Comté dont il est question parut, répartie sur trois livraisons de la RSH, tomes X et XI, en 1905, pour être éditée plus tard en tiré-à-part; – et là est la seconde erreur: dans le cadre de la collection des «Régions de France» et non dans celle des «Vieilles Provinces de France» (où L. FEBVRE publia effectivement en 1911, chez l'édi-teur Rieder, une *Histoire de la Franche Comté*, texte qui est différent).

2.2 Reste à situer L. Febvre en 1905⁴⁰. Après des études (1884–1895) et une licence (1895–1896) à la Faculté des Lettres de sa ville natale, Nancy – où il vit le jour en 1878 – deux années préparatoires (1896–1898) à Paris, au Lycée Louis-le-Grand, le conduisant au concours d'entrée à l'Ecole Normale supérieure et à sa réussite (1898), une année anticipée de service militaire comme engagé volontaire en 1898–1899, L. Febvre entra effectivement dans l'institution de la rue d'Ulm en automne 1899 pour trois ans, le travail universitaire étant couronné (décembre 1901) par un diplôme d'études supérieures d'histoire⁴¹ et par une agrégation d'histoire et géographie (été 1902). Dès lors se succédèrent une année d'enseignement au lycée de Bar-le-Duc (1902–1903) et un long temps de travail (1903–1906) à la Fondation Thiers qui lui permit sans doute d'entreprendre les recherches qui, dans le prolongement de son D.E.S., conduisirent à sa première contribution à la RSH – qui fut aussi son premier livre – puis à ses thèses de doctorat – publiées et soutenues en 1911.

Cette sèche énumération suscite deux questions: – comment L. Febvre est-il devenu historien et un historien qui va choisir de coopérer à une revue scientifique qui se voulut de pointe? – quelle peut être la position historienne de L. Febvre en 1905? Sur le premier point, l'explication donnée par L. Febvre lui-même est celle d'une vocation précoce – «si haut que je remonte dans mes souvenirs, je me retrouve historien de plaisir ou de désir, pour ne point dire de cœur et de vocation»⁴² – née dans un milieu familial et scolaire, puis universitaire, propice, mais qui se heurta, dans sa réalisation, à un obstacle qu'on pourrait appeler «institutionnel», né de la pratique pédagogique et de la position intellectuelle de plusieurs des enseignants rencontrés, au risque de faire dévier le cours des études de l'histoire vers les lettres⁴³. Cet écart fut finalement évité grâce à des rencontres intellectuelles et des amitiés qui furent durables, et qui l'amènerent – peut-être paradoxa-

40 Ce jalonnement a été facilité notamment par les indications recueillies dans le catalogue de l'exposition consacrée à L. Febvre par la B. N. en 1978.

41 «La Contre-Réforme en Franche Comté. Ses éléments et son histoire de 1567 à 1575», Ecole Normale Supérieure, *Position des mémoires présentés à l'E.N.S. pour l'obtention du diplôme d'études supérieures* (histoire et géographie et questions spéciales d'histoire et de géographie proposées à l'avance aux candidats à ce diplôme. Sessions de décembre 1900, 1901, 1902), Paris, Imprimerie Cerf, 1903, p. 29–33.

42 *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953, avant-propos, p. V.

43 Cf. «Vivre l'histoire. Propos d'initiation» (1941) dans *Combats pour l'histoire*, 1953, p. 18: «Quand en 1899, je suis entré... dans cette maison [l'Ecole Normale Supérieure]... je me suis inscrit dans la Section des Lettres. C'était une trahison: j'avais depuis ma plus tendre enfance une vocation d'historien chevillée au corps. Mais elle n'avait pu résister à deux ans de rhétorique supérieure à Louis-le-Grand, à deux années de ressassage du *Manuel de politique étrangère* d'Emile Bourgeois... On eût dit que faire de l'histoire,... ce fût apprendre sinon tous les détails, du moins le plus de détails possibles sur la mission de M. de Charnacé dans les Cours du Nord. Et qui savait un peu plus de ces détails que le voisin l'emportait naturellement sur lui.»

lement – à rester historien, mais historien pour une histoire autre, ouverte et en dialogue avec d'autres disciplines scientifiques.

2.3 L. Febvre conçut et écrivit l'étude sur la Franche-Comté selon les consignes données par H. Berr⁴⁴. Cet état de la question documenté et riche en suggestions témoigne déjà d'une façon personnelle, d'une maîtrise assez exceptionnelle, dans l'approche et le traitement en historien, mais aussi en géographe, des problèmes de l'histoire d'une région à laquelle il était attaché à la fois affectivement et intellectuellement. On y retiendra surtout les termes d'un diagnostic incisif et sévère porté sur l'historiographie comtoise: – «caractère formaliste et rigide de la plupart des études consacrées à la vie d'autrefois», enfermée «durement dans des cadres faits d'avance» et donnant «ainsi comme une histoire officielle des variations administratives»; – «morcellement..., dispersion des études au gré des fantaisies les moins cohérentes», dus à la situation «d'un labeur dispersé que personne jamais ne semble se soucier de coordonner, de grouper dans quelqu'un de ces ouvrages synthétiques qui, faits avec méthode, mettent une question à jour et liquident le passé», et sans tenir compte du «besoin pressant, partout ressenti aujourd'hui, d'éclairer par des recherches minutieuses et patientes la vie tout entière des générations disparues». D'un tel retard, L. Febvre attribue la responsabilité à un climat de province «où les tendances de l'érudition moderne se manifestaient si rarement et si timidement»; au fait qu'on hésite à y «quitter les siècles lointains pour des époques plus récentes»; au fait qu'on y fait des travaux «trop nombreux encore que dictent de toutes autres passions que celle de la vérité scientifique»; au fait enfin qu'on s'en tient «obstinément aux vieilles conceptions de l'histoire politique». En conséquence, vu «la petitesse du chemin parcouru», conclut L. Febvre, «des origines à nos jours, l'histoire économique et sociale du pays comtois est à créer totalement», plus largement, «l'histoire comtoise... reste presque tout entière à faire», au prix d'une organisation concertée de la recherche palliant le morcellement des travaux, le gaspillage du temps et des forces, l'absence de continuité, c'est-à-dire en appliquant

44 Cf. H. BERR, «Synthèse dans les études relatives aux régions de France», RSH (VI), 1903, p. 178, 179, 180: «On peut se proposer de refaire lentement, méthodiquement, par fragments et en divisant le travail, ce qu'un Michelet et un Taine ont voulu réaliser – en grande partie – par l'intuition... Il s'agit d'étudier des «groupes» déterminés, en utilisant, de façon variable, mais aussi complètement qu'on pourra le faire, les diverses sources d'information – géographie, histoire politique et économique, folklore, littérature, art, religion; d'établir, dans la mesure du possible, comment ces groupes se sont constitués; de rechercher quelles actions ils ont exercées et subies, et jusqu'à quel point ils tendent à se maintenir... C'est à chacun de nos collaborateurs, par son travail même, à justifier la détermination de son sujet... Les auteurs de ces diverses monographies auront des origines diverses. Ils seront historiens, sans épithète; ils seront historiens de la littérature ou de l'art; ils seront géographes. Cette diversité tournera à l'avantage de la science... Nos monographies exprimeront donc la personnalité scientifique, le tour d'esprit même des différents auteurs.»

en terre comtoise la politique de recherche prônée par H. Berr. Ce qui frappe cependant le plus tient à la perspective quasi vitaliste adoptée, dont on retrouvera des indices dans des écrits postérieurs et qui va constituer comme une constante: «La tâche de l'historien n'est pas de retrouver et de dérouler entre les groupements et les sociétés une chaîne ininterrompue de filiations successives – mais de saisir dans le passé toute une série variée de combinaisons infiniment riches et diverses, de rapports mobiles et changeants dont la vie, par un travail incessant, a su reconstituer à chaque instant l'équilibre rompu»⁴⁵.

2.4 En définitive, quelles ont été les fonctions spécifiques dont L. Febvre eut la charge? Quel rôle a-t-il assumé dans la rédaction de la RSH? Les réponses sont ici incertaines, en l'absence en particulier de toute consultation possible de la correspondance qu'il échangea avec H. Berr⁴⁶. En tout état de cause, dès 1907, autrement dit dès la mise en œuvre du second cycle des «revues générales», le nom de L. Febvre est attaché aux secteurs de la géographie historique de la France et de l'histoire économique⁴⁷. Dans l'ensemble, L. Febvre suivit étroitement toutes les initiatives d'H. Berr, au moins jusqu'en 1939, des «Régions de la France» à la collection «Evolution de l'Humanité» – avec deux ouvrages au moins de son vivant – à la création du Centre International de Synthèse dont il deviendra, en 1926, le directeur adjoint, enfin aux Semaines de Synthèse instituées en 1926 et où il présenta quelques-unes de ses contributions problématiques les plus importantes (*Civilisation* en 1929, *Individualité* en 1931, *Sensibilité* en 1933). C'est dans le détail qu'il faut examiner maintenant les éléments mêmes de cette collaboration et s'attacher d'abord à la morphologie de son œuvre dans la RSH/RS telle que l'étude quantitative la permet.

3. «Autopsie» d'une œuvre: morphologie

3.1 De 1905 à 1914, puis de 1920 à 1939, à l'exception de l'année 1937 – soit effectivement sur 29 années – il publia dans la RSH/RS 282 textes

45 «Les Régions de la France. IV. La Franche Comté», RSH (X), 1905, p. 179–193 et 319–342; (XI) 1905, p. 64–93. – Les citations données sont aux p. 185–187 et 93.

46 L. Febvre a-t-il animé dès 1905 le secteur de l'histoire régionale ainsi que l'écrit ANDRÉ BURGUIÈRE («Histoire d'une histoire: la naissance des *Annales*», A.E.S.C., 1979, p. 1351), c'est-à-dire eut-il la responsabilité des «Régions de la France»? Rien ne l'indique explicitement dans les pages de la revue au moins.

47 Lucien Febvre, agrégé d'histoire, figure dans le programme du second cycle pour les «revues générales» (RSH, 1906, suppl. no 37) – sous «Histoire générale (événements politiques; institutions politico-juridiques)... France... (géographie historique)» et sous «Histoire économique. Faits et institutions... France... (jusqu'à Colbert)», dans ce dernier cas entre Pierre Boissonnade chargé de la période médiévale et Philippe Sagnac chargé de la période jusqu'à la Révolution.

qu'on peut considérer comme des recensions critiques⁴⁸ qui traitèrent de 362 ouvrages sur un espace imprimé total de 29 068 lignes. Tel est, brutalement situé, l'ensemble dont on donnera quelques résultats de la «pesée globale» et décrira la morphologie établie au sens d'une première analyse quantitative. De celle-ci, on ne donnera pas ici les détails des opérations pour simplement rappeler les caractères qu'on a cherché à repérer:

- dénombrement du *corpus* (quant au nombre d'ouvrages recensés, aux espaces occupés, évalués en lignes);
- saisie de l'implantation de ce travail critique dans la durée, selon la chronologie;
- analyse du *corpus* corollaire constitué par les contributions recensées à partir de critères simples («périodique» ou chronologique, géographique, thématique) afin de déceler les «domaines d'intervention», souvent visités ou peu fréquentés par L. Febvre, avec les variations correspondantes dans le temps;
- détermination, à partir de tris croisés, de «dominantes» du travail critique, toujours avec leurs variations dans le temps.

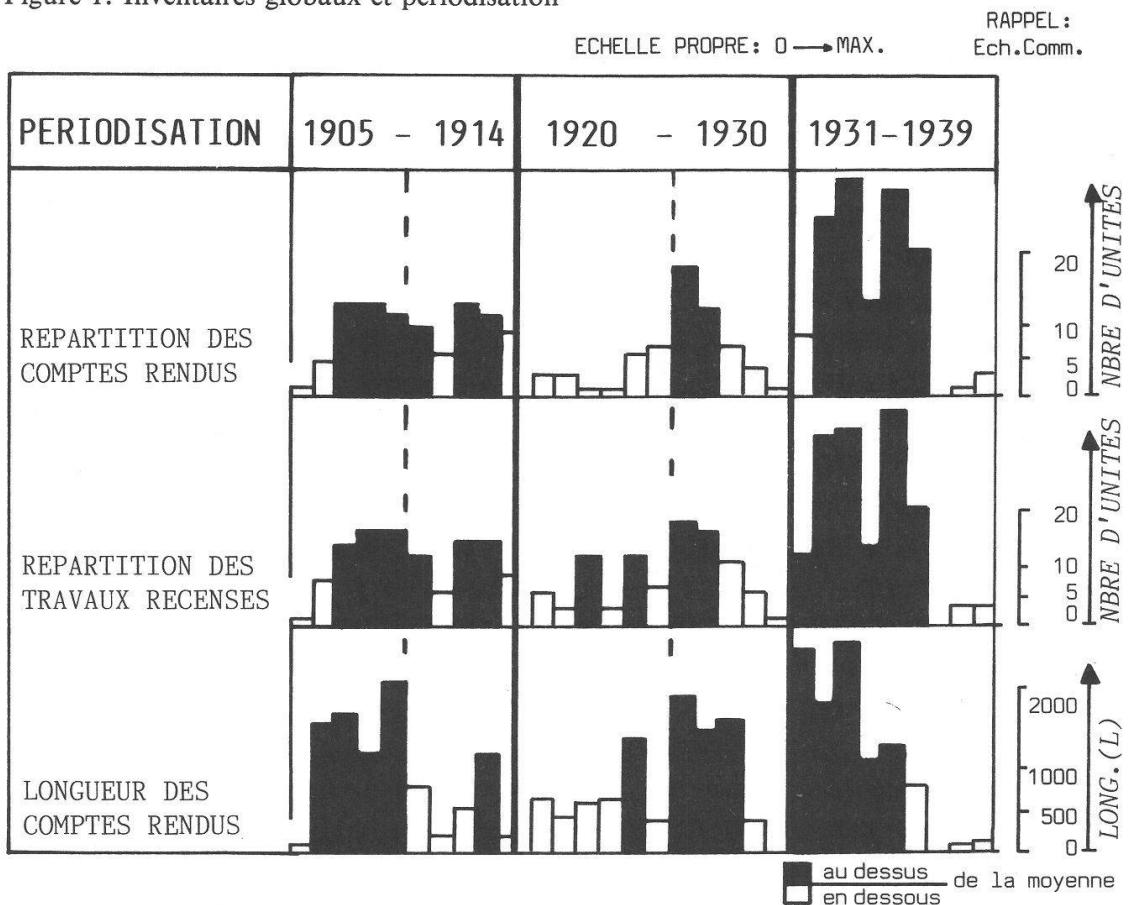
Un dernier facteur n'a pas pu être pris en compte, par défaut de données, à savoir le caractère aléatoire qui a marqué dans le temps la constitution de ce *corpus* à raison et du rythme changeant dans ses cadences de la publication de la littérature scientifique recensée et des pratiques mêmes de la revue dans la distribution des travaux critiques; tous éléments dont L. Febvre fut tributaire dans une mesure impossible à évaluer. Simplement peut-on remarquer qu'à plus d'une reprise les textes qu'il signa semblent ne pas correspondre, au moins pour la période d'avant 1914, aux assignations des programmes de travail fixés par H. Berr. Cependant, le fait que L. Febvre fut constamment présent, même si ce fut à des cadences variables, nous a paru limiter l'influence de ce facteur inconnu et autoriser une analyse quantitative dont le but a été encore une fois de chercher à mettre simplement en évidence les linéaments de l'histoire d'une production critique singulière. Dans cette présentation de résultats, on ne s'est pas limité à regrouper les chiffres dans des tableaux (figurant ici en annexe), on a cherché aussi un mode aussi adéquat que possible de visualisation des masses relatives, des cadences, des tendances, des points forts ou faibles caractérisant la configuration d'un *corpus* vite reconnu complexe⁴⁹.

3.2 De la lecture d'une première image (figure 1), qui visualise les données des inventaires globaux de la production critique de L. Febvre dans la

48 N'ont pas été retenues les études originales suivantes – qui ne constituent pas des recensions critiques: «Histoire et linguistique», RSH (XXIII), 1911, p. 131–147; «L'histoire dans le monde en ruines», RSH (XXX), 1920, p. 1–15; «De 1892 à 1933. Examen de conscience d'une histoire et d'un historien», RS (VII), 1934, p. 93–106; «Les Recherches collectives et l'avenir de l'histoire», RS (XI), 1936, p. 5–14.

49 Cf. JACQUES BERTIN, *La Graphique et le traitement graphique de l'informatique*, Paris, Flammarion, 1977, 280 p. («Nouvelle Bibliothèque scientifique»).

Figure 1. Inventaires globaux et périodisation

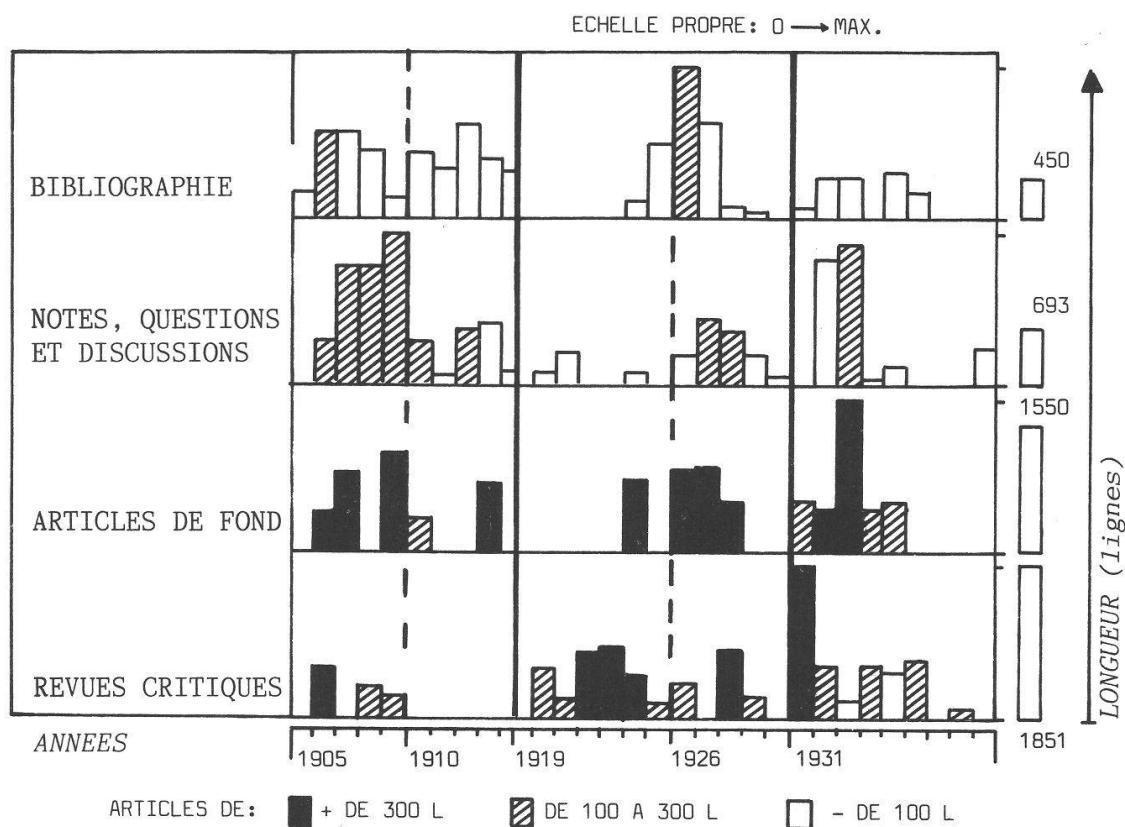


RSH/RS (cf. tableau 1-2 en annexe), ressort l'observation de trois phases chronologiquement distinctes: 1905-1914, 1920-1930, 1931-1939, L. Febvre, dans les années où la revue parut, n'ayant été silencieux qu'en 1919 et en 1937, avec cette singularité que, pour chacune de ces trois phases, les espaces imprimés occupés sont quasi équivalents en chiffres absolus, alors que les nombres d'articles et d'ouvrages critiqués sont différents⁵⁰. A l'intérieur de ces espaces, équivalents pour des périodes de durées comparables, on remarque des rythmes singuliers, avec, dans chaque phase, l'alternance, non régulière, de temps forts – 1907-1909, 1926-1928, 1931-1936 – et de temps faibles – 1910-1914, 1920-1925, et 1938-1939 – précédés ou suivis de temps d'activité presque nulle ou nulle – 1906 et surtout 1929-1930. La période 1931-1936 frappe par une activité exceptionnelle⁵¹, avec cette singularité à l'inverse des phases précédentes que les recensions y furent, en moyenne, plus courtes – si elles furent les plus nombreuses.

50 1905-1914: 9464 lignes (32,56% de l'espace occupé total par les recensions de L. Febvre) pour 92 textes traitant de 112 ouvrages; 1920-1930: 9506 lignes (32,7%) avec 63 textes sur 95 ouvrages; 1931-1939: 10 098 lignes (34,47%) pour 127 textes recensant 155 ouvrages – l'année d'activité la plus intense se situant en 1933: 2577 lignes (8,89% de l'espace total occupé) pour 30 articles sur 34 ouvrages.

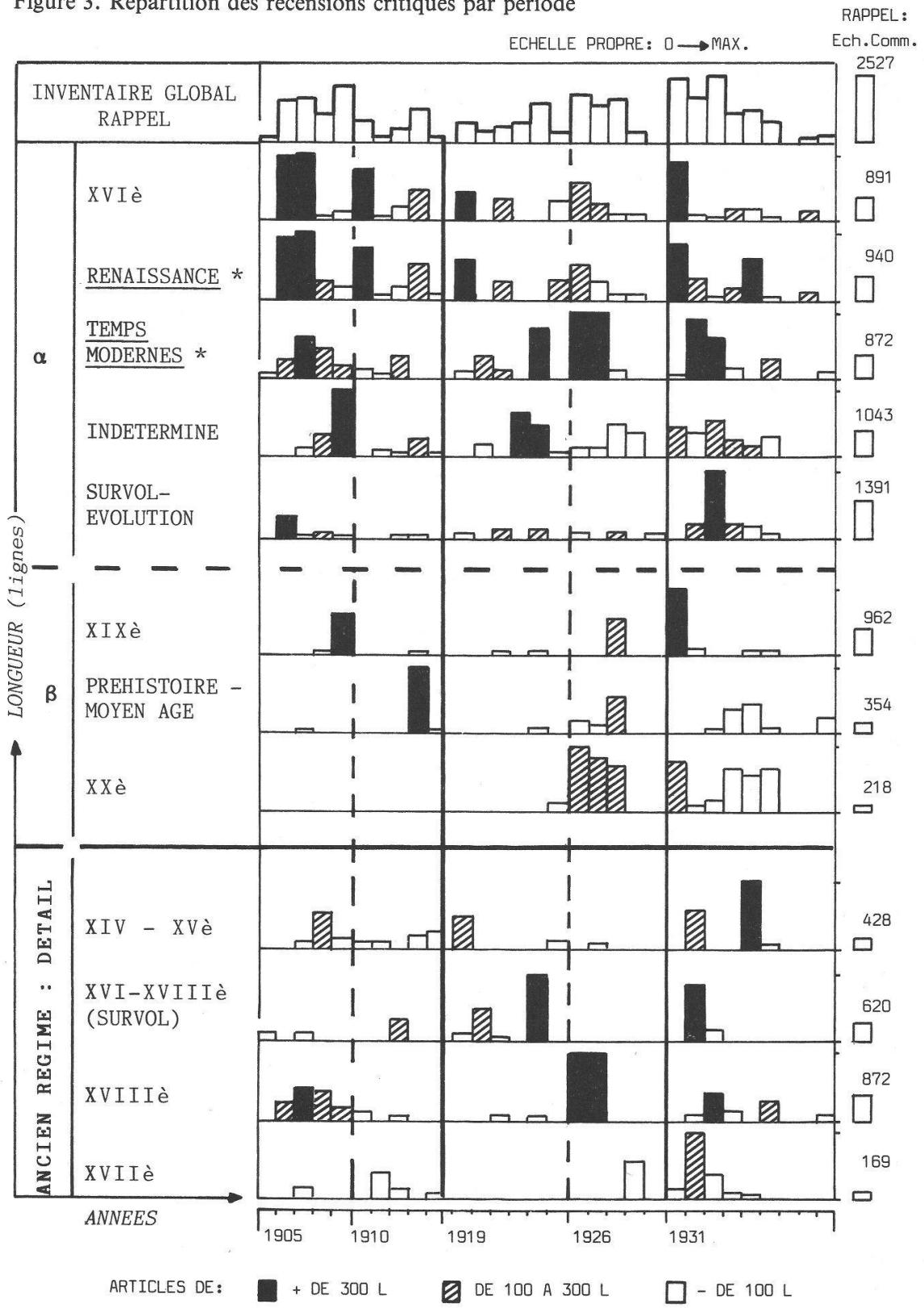
51 1931-1936: 9834 lignes (33,83% de l'espace total occupé) pour 123 textes sur 149 ouvrages.

Figure 2. Répartition des recensions critiques par rubriques



La lecture d'une deuxième figure (cf. tableau 1-2 en annexe), permet de saisir les variations dans le temps de la répartition des textes critiqués par L. Febvre entre les diverses rubriques de la RSH/RS avec des situations extrêmes: ainsi l'absence de «revues critiques» entre 1910 et 1914; surtout le «creux» du début des années 1920 avec l'absence complète d'articles de fond et de notes bibliographiques. Dans l'ensemble, ce sont donc les articles de fond et les «revues critiques» qui constituent l'essentiel des contributions critiques de L. Febvre en occupant les $\frac{1}{10}$ de l'espace total imprimé (34% pour les premiers, 36% pour les seconds), ce qui confirme d'une certaine manière l'importance que L. Febvre entendit donner à son travail et indique les formes privilégiées dans lesquelles il préféra l'insérer. Alors que la part des articles de fond varia peu d'une époque à l'autre, les «revues critiques» ne devinrent régulières, relativement, que dès 1920, L. Febvre se sentant alors à l'aise dans cette formule et en usant systématiquement dès 1933 dans une sous-rubrique qu'il marqua de son génie propre – «L'histoire au jour le jour. Notes de critique positive». Quant aux N.Q.D et Notes Bibliographiques, occupant respectivement 20 et 10% de l'espace imprimé total, elles sont numériquement les plus nombreuses: 75 N.Q.D pour 98 titres recensés, 124 Notes Bibliographiques pour 126 titres, la moitié et des N.Q.D et des Notes étant publiées avant 1914 – ce qui indique net-

Figure 3. Répartition des recensions critiques par période



* Courbes additionnelles:

Renaissance: XIV^e-XV^e et XVI^e siècles; Temps Modernes: XVII^e, XVI^e-XVIII^e siècles (survol).

tement que L. Febvre recourut souvent dans cette première période à une formule de recension traditionnelle qu'il n'employa plus que très irrégulièrement après 1920. Restent observables certaines «pointes» résultant soit de l'accumulation de textes nombreux de proportion variable soit du regroupement de quelques textes exceptionnellement longs – ainsi, en 1933, deux articles de fond sur trois livres, soit 1550 lignes sur 2527 pour cette année, L. Febvre consacrant 1220 lignes, soit l'article le plus long de la série, à discuter d'ouvrages de J. Benda et Ch. Seignobos.

3.3 Autre ensemble de caractères du *corpus* étudié: celui construit à partir des indications propres aux 362 «unités» recensées – l'apport de chacune se situant à une certaine période de l'histoire, renvoyant à un espace géographique plus ou moins déterminé et relevant d'une modalité de traitement historien du sujet singulière, induisant ainsi des indices respectivement «périodique» ou chronologique, géographique et thématique, à partir desquels, qu'on les traite séparément ou en combinaison, on décèle les «domaines» et les modes sinon les niveaux d'intervention critique de L. Febvre.

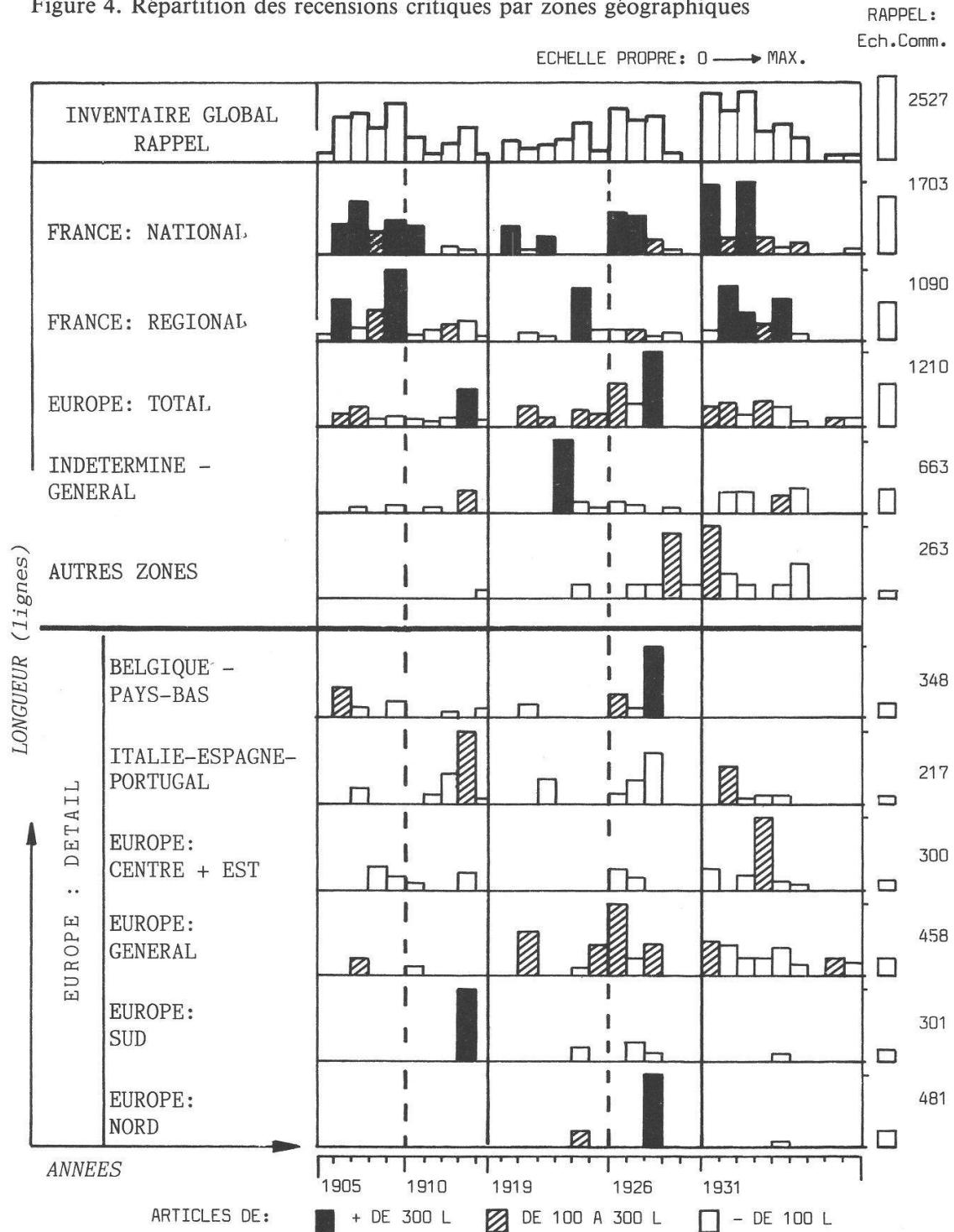
3.3.1 Construite à partir des indices «périodiques» (cf. tableau 3 en annexe), la figure 3 rend perceptibles deux groupes opposés de «représentations» graphiques, le premier – α – indiquant quelles sont les périodes historiques auxquelles renvoient le plus grand nombre des «unités» recensées, le second – β – celles auxquelles le renvoi est épisodique. On ne sera guère surpris par le fait que plus d'un quart des «unités» traitées – et de l'espace occupé total – se situe dans la période conventionnellement appelée «renaissance» (XIV^e, XVe et XVI^e siècles), 73 ouvrages sur 98 touchant au XVI^e siècle. L'autre part importante touche aux «temps modernes» (XVII^e et XVIII^e siècles et «ancien régime» en général): 22,4% de l'espace imprimé pour 65 unités, 38 renvoyant au XVIII^e siècle. Si 88 ouvrages d'indice historique «indéterminé» occupent 22% et 48 ouvrages d'indice «survol / évolution» (renvoyant à des durées multiséculaires), 12,5% de l'espace total, le solde, 16,1% de celui-ci, concerne des ouvrages se situant dans d'autres temps, plus rarement visités: préhistoire, antiquité, moyen âge (jusqu'au XIII^e siècle), période contemporaine, celle-ci occupant 12,2% pour 41 titres, traités surtout après 1920. Ainsi se trouve confirmée l'image de L. Febvre «moderniste» au sens large, se préoccupant principalement d'ouvrages liés à sa «période» de spécialisation, mais s'intéressant au moins autant à des titres touchant à l'histoire du XVIII^e siècle, avec des inégalités remarquables dans le temps entre les parts faites à chacun de ces «blocs». On relèvera encore que la régression de la «renaissance», qui se marque dans les deux dernières phases en s'accentuant dans la dernière, s'explique par une diminution générale des recensions appelant cette période, diminution particulièrement sensible pour celles touchant au XVI^e siècle. A l'inverse, les textes critiques se rapportant au XVIII^e siècle se

firent plus nombreux à partir de 1925 et jusque dans les années 1930, même s'ils furent relativement plus courts, avec de notables exceptions. Enfin on observe un élargissement naturel – le temps passant – de l'éventail chronologique des recensions, avec l'émergence du XXe siècle, dès 1925 environ, et l'importance permanente des catégories «survol / évolution» et «indéterminé / général».

3.3.2 En fonction de l'indice géographique, la représentation établie (figure 4: cf. tableau 4) ne réserve guère de surprises. Sur l'ensemble des ouvrages analysés, plus de la moitié concernent, globalement, la France – ce qui représente un peu plus des $\frac{2}{3}$ de l'espace occupé total –, alors que le solde touche à l'Europe pour $\frac{1}{5}$ des ouvrages approximativement, les ouvrages géographiquement indéterminés occupant 7%. L'on perçoit ainsi une notion dont on pouvait avoir l'intuition: l'intérêt de L. Febvre s'orientant, dans ce travail, essentiellement vers des livres «situés» dans l'espace français, et n'étant amené à s'intéresser à d'autres espaces qu'à raison d'ouvrages d'histoire générale ou politique ou de géographie «universelle». A l'examen des fluctuations, le choix du double indicateur concernant la France – France «nationale» et France «régionale» – a permis de se faire une idée un peu précise de la nature de ce «gallocentrisme» de L. Febvre, évident dans toutes les phases – 197 unités sur 362 – et pourtant variant. Il est particulièrement manifeste dans la première phase avec $\frac{1}{2}$ de l'espace imprimé et $\frac{3}{4}$ des recensions – celles touchant à la France «régionale» étant les plus nombreuses, si l'on parle nombre de textes, mais occupant un espace moindre que celles touchant la France «nationale». Une régression s'observe globalement dans la deuxième phase, où les recensions concernant l'Europe apparaissent plus importantes – avec toujours une répartition inégale en faveur de France «nationale» en espace occupé. Dans les années 1930, se remarque une remontée assez accentuée – plus de la moitié de l'espace occupé et $\frac{3}{5}$ des textes, la part de France «nationale» se concrétisant par $\frac{3}{5}$ des textes français et près de la moitié de l'espace.

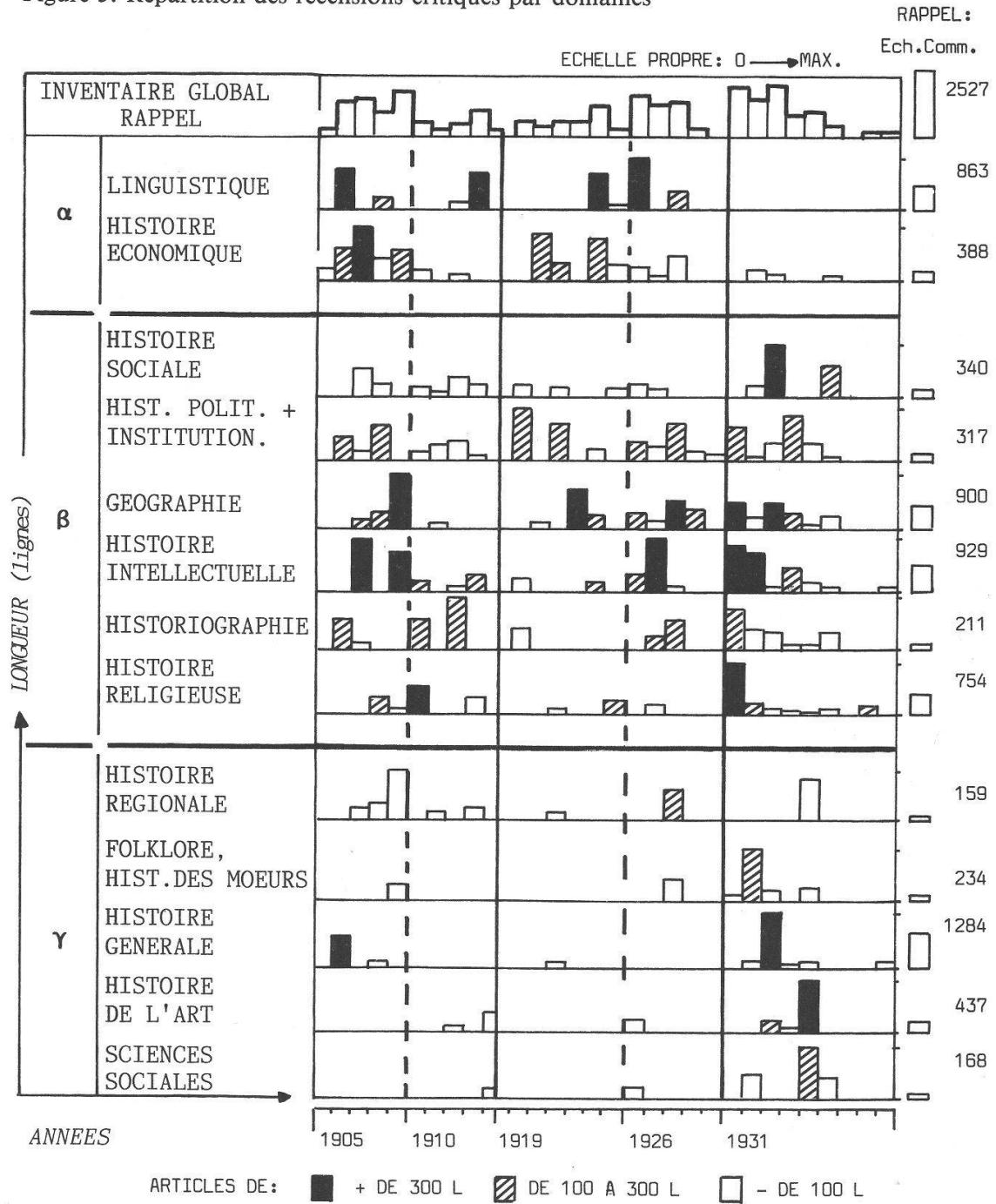
3.3.3 Au plan de l'indice «thématicque», le propos était de repérer quel type d'approche historienne ou plus largement scientifique se trouvait concrétisé dans la contribution recensée soit de par sa conception soit selon l'objet traité. Dans un premier temps, un système de codage, choisi très diversifié pour rendre compte d'une réalité reconnue comme complexe, n'a abouti qu'à une image éclatée, difficile à interpréter, cela d'autant plus que L. Febvre se refuse, la chose est connue, aux étiquetages pour raisonner bien plutôt en termes de problème historique et de saisie globale. Il a fallu donc choisir une grille comportant un nombre plus limité de rubriques plus «générales», de ce fait sans doute moins précise, pour rendre mieux perceptible la configuration du *corpus* dans l'optique thématique, sans que soit pour autant éliminée l'impression d'image éclatée par comparaison avec les figures précédentes.

Figure 4. Répartition des recensions critiques par zones géographiques



A la lecture de la figure 5 (cf. tableau 5), en tenant compte qu'ici peut-être plus qu'ailleurs durent jouer – d'une manière non précisément mesurable – les éléments aléatoires et de la publication de la littérature savante et de la distribution rédactionnelle des comptes rendus, s'observent trois groupes de «représentations» à caractères différents, voire opposés. Un

Figure 5. Répartition des recensions critiques par domaines



premier groupe - α - concerne les recensions touchant à la linguistique et à l'histoire économique, présents, de façon irrégulière, dans les deux premières phases, puis, respectivement, disparaissant ou se faisant rares après 1928, les interventions linguistiques - 10,4% de l'espace imprimé total - se faisant sous forme d'articles longs à l'inverse de celles en histoire économique - 8,8% - plus courtes et fréquentes à des moments singuliers. Un deuxième groupe - β - encore que de manière différente selon les «domaines»

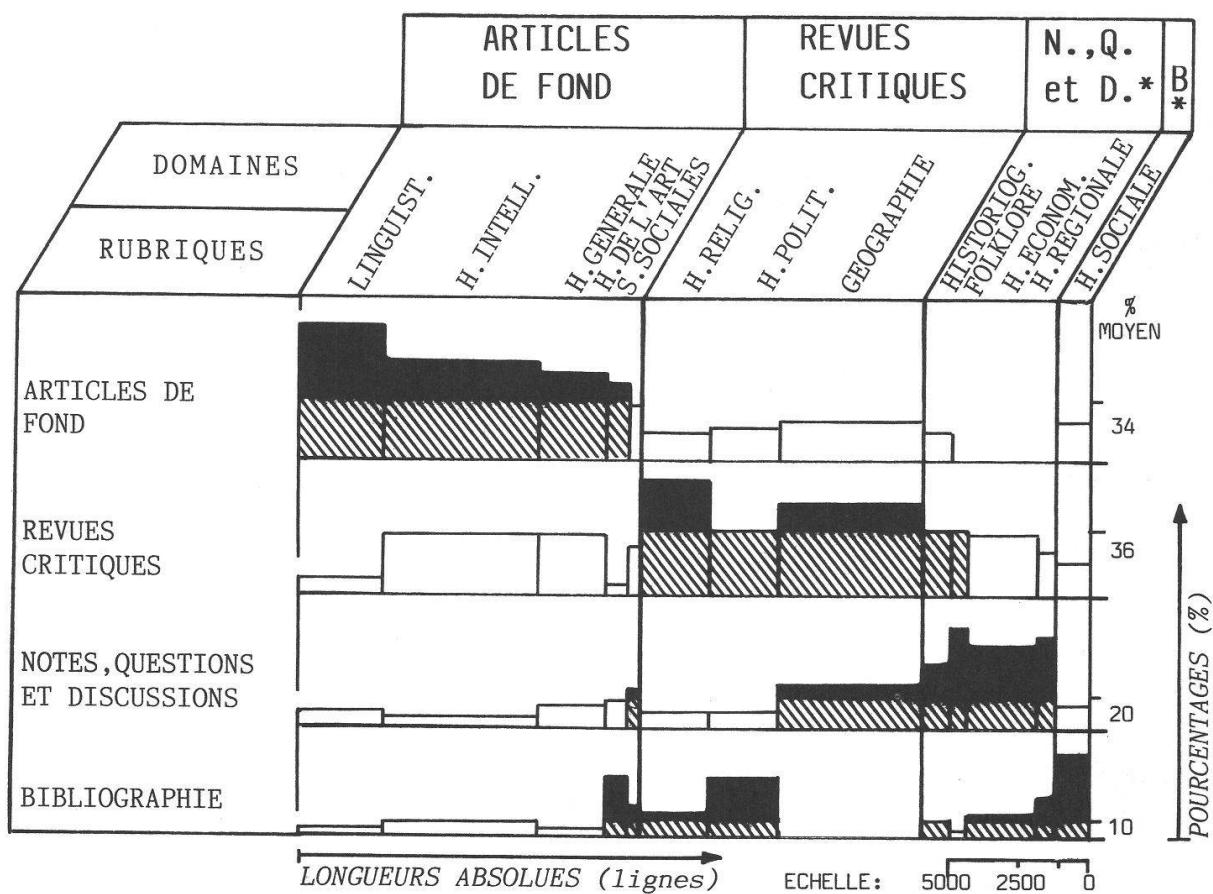
nes», met en évidence ce qu'on osera appeler les terrains les plus visités par L. Febvre et cela dans toutes les phases: les parts les plus importantes étant celles de la géographie et de l'histoire intellectuelle – respectivement 18% de l'espace imprimé total avec 54 ouvrages traités et des recensions concentrées entre 1907 et 1909 sur des ouvrages de géographie régionale, et régulières de 1924 à 1936 avec toujours des titres de géographie régionale à quoi s'ajoutent géographie humaine et géographie universelle, et 19,5% de l'espace en question, avec nombre de textes courts dans toutes les phases et des contributions ponctuelles importantes. Pour les autres domaines de ce groupe, on notera l'analogie de l'histoire sociale – 5% de l'espace – avec l'histoire économique, mises à part les recensions exceptionnelles de 1933 et 1935 sur des ouvrages de G. Lefebvre et de P. Caron, l'histoire sociale étant traitée naturellement par L. Febvre à cette époque dans les A. H. E. S. La régularité relative de l'intérêt pour l'histoire politique (mais aussi institutionnelle, militaire et diplomatique) – 9% – serait à mettre en regard avec les rythmes des publications. On notera l'accent mis sur une histoire religieuse à concevoir comme proche sinon liée à l'histoire intellectuelle. Pour l'historiographie (qui touche aux historiens et à leur métier), l'irrégularité est frappante de textes peut-être plus liés que d'autres aux circonstances – œuvre «symptomatique» ou éloge à faire, d'un historien. Le dernier groupe – γ – concerne des domaines épisodiquement visités, souvent avec des contributions significatives dans les années 1930 – ainsi en histoire de l'art et en folklore.

Cependant, au-delà de l'évolution particulière et même quelquefois singulière de chacune de ces «courbes», c'est phase à phase qu'il est possible de mesurer plus précisément les transformations «thématisques» des recensions. Sans entrer dans les détails d'une analyse qui serait longue et parfois difficile à expliciter, sinon à comprendre et à expliquer, on se limitera à indiquer les mouvements d'ensemble non perceptibles cependant à la seule lecture du graphique. Dans l'ensemble, on l'a dit plus haut, deux «domaines» émergent plus nettement, l'histoire intellectuelle et la géographie, qui constituent les deux champs en quelque sorte prioritaires de l'intervention de L. Febvre dans la RSH/RS – analogues à ceux qu'on retrouve dans l'autre part de l'œuvre, les livres. Ce fut le cas de l'histoire intellectuelle, particulièrement en première et dernière phase avec un recul sensible de l'espace occupé dans la phase intermédiaire où la géographie fut prépondérante. La priorité si manifeste de ces deux «domaines» ne surprendra pas le lecteur. En revanche, les positions relatives des secteurs qui viennent ensuite, linguistique et histoires politique, économique, religieuse et générale sont à nuancer: ici c'est à l'année 1925 approximativement que se placerait une sorte de rupture dans la configuration «thématische» d'ensemble de la production critique de L. Febvre – avec le cas finalement particulier à réservé de la faiblesse de l'histoire sociale, faiblesse dans la production

historique elle-même plus que celle de L. Febvre qui a été sensible à ce type d'histoire dès la première phase et de façon permanente.

3.4.1 Cette hiérarchie «thématische» est par ailleurs confirmée par la distribution par rubriques des thèmes analysés. Un premier tri croisant «domaines» et rubriques (figure 6: cf. tableau 6) permet de saisir selon quelles formules rédactionnelles et dans quelles proportions L. Febvre traita des ouvrages relevant d'un domaine particulier. Les articles de fond ont été utilisés de façon particulièrement privilégiée pour des recensions d'histoire intellectuelle (33% de l'ensemble occupé par ce type d'article, mais 56% de l'espace imprimé pour ce «domaine»), de linguistique (25%, mais 79% de l'espace imprimé pour ce «domaine»), d'histoire générale (13%), de géographie (11%), qui représentent les ½ de l'espace occupé par ce type d'article. La place occupée par l'histoire générale (50% de l'espace imprimé pour ce «domaine»), par l'histoire de l'art et les «sciences sociales» s'explique par un seul article relativement long. Les «revues critiques» ont été employées pour des ouvrages d'histoire religieuse (65% de tout

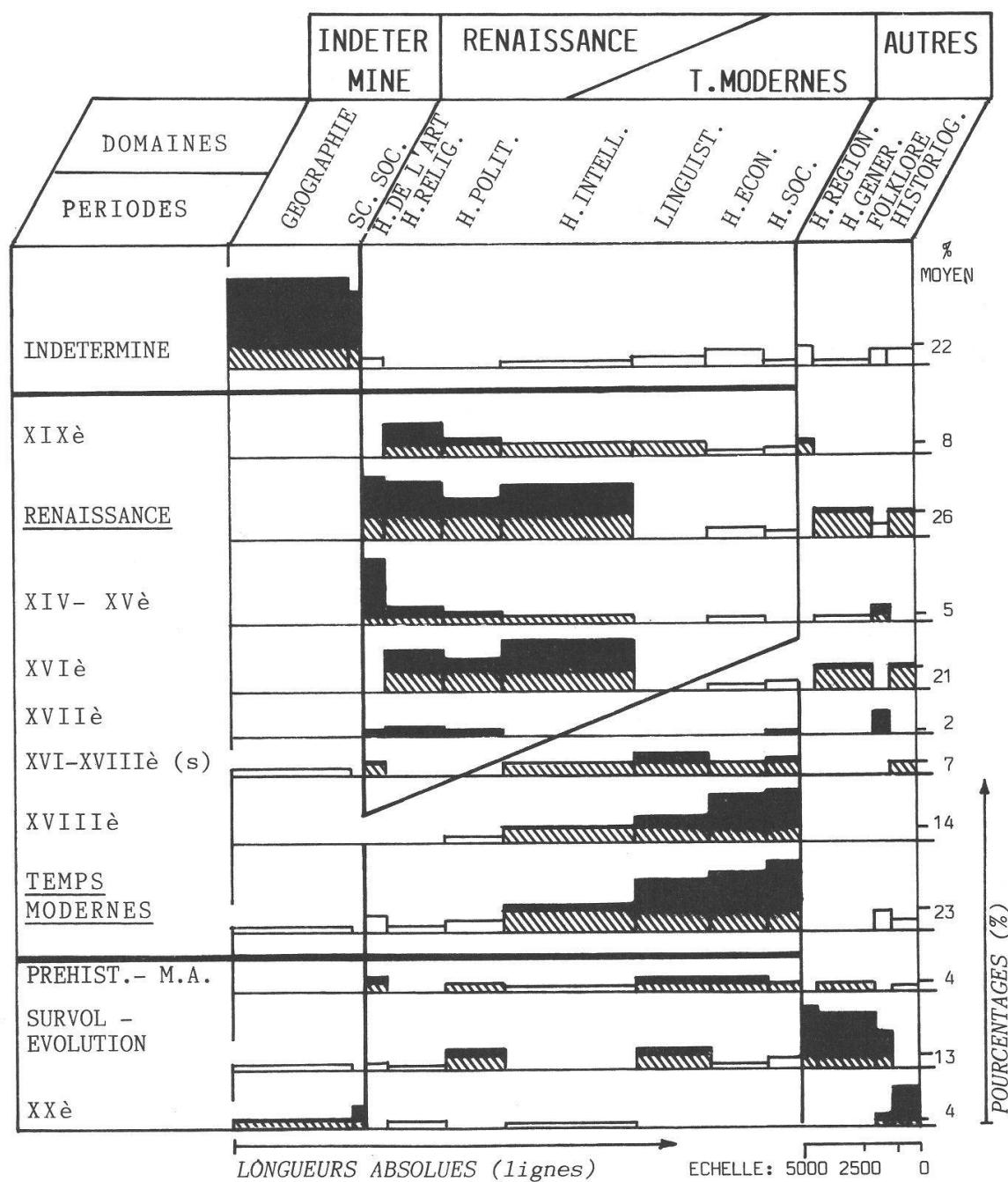
Figure 6. Tris croisés: domaines, rubriques



* N., Q. et D. = Notes, questions et discussions

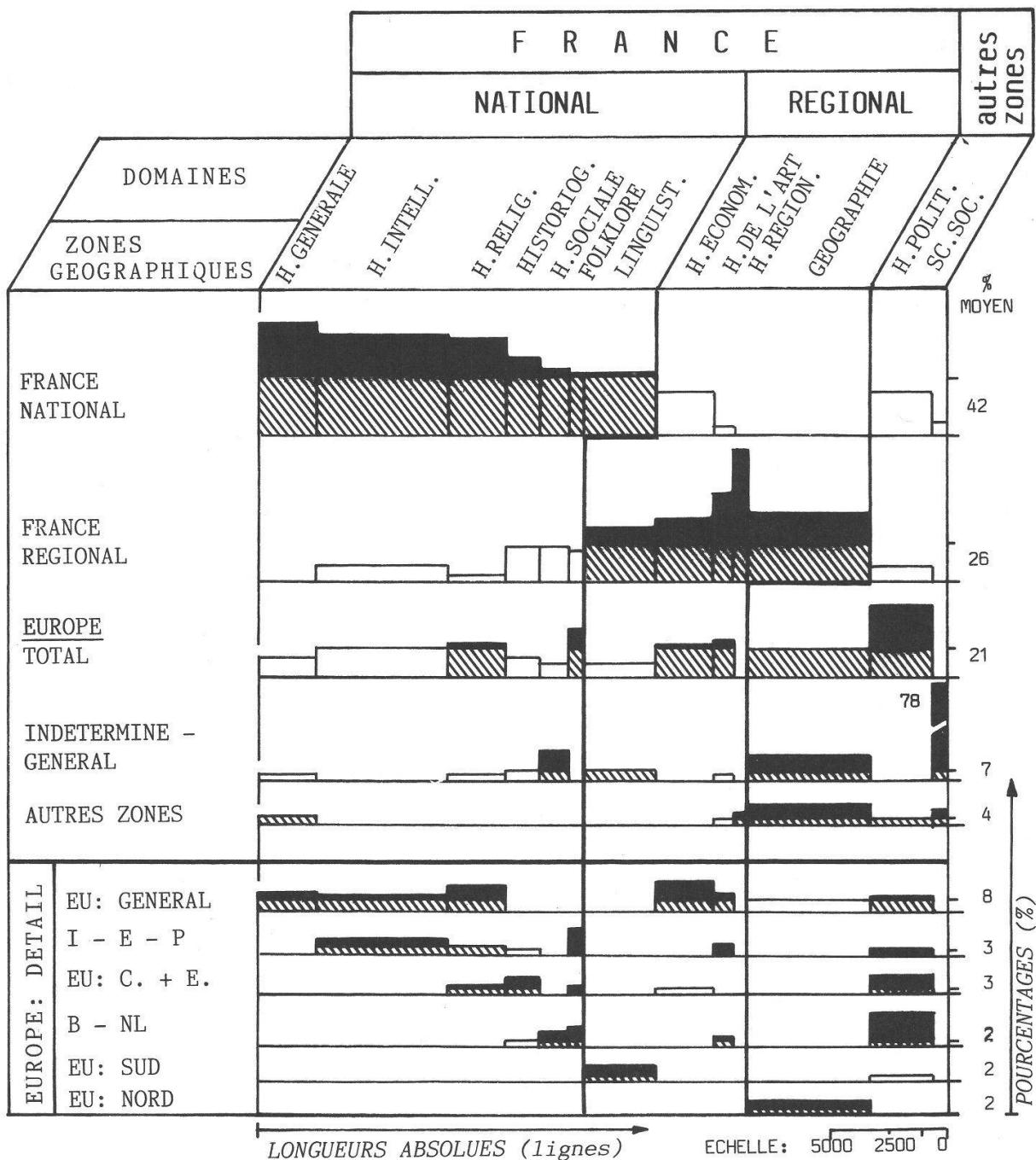
* B = Bibliographie

Figure 7. Tris croisés: domaines, périodes



l'espace de ce «domaine») et de géographie (52%), ce qui constitue un mode singulier de mise en évidence, qu'on ne retrouve que de façon moindre dans d'autres domaines: histoire politique (37%), histoire intellectuelle (18%), L. Febvre ayant utilisé cette formule au moins une fois dans chaque «domaine». Il en va de même pour les N.Q.D où la géographie et l'histoire intellectuelle, à elles seules, concernent la moitié des textes de ce type. Au niveau de la «bibliographie» qui accumule articles courts et «notules»: pla-

Figure 8. Tris croisés: domaines, zones géographiques



ces plus importantes à certains «domaines» mal représentés ailleurs, la géographie étant, cette fois, absente.

3.4.2 Un deuxième tri croisant «domaines» et «périodes» (figure 7: cf. tableau 7) fait apparaître à un premier niveau, avec l'indice «indéterminé», la géographie et les sciences sociales; un deuxième groupe permettant de saisir de façon relative, outre la situation singulière des recensions du XIXe siècle, les distributions, différentes quant aux domaines touchés, pour les

périodes «renaissance» et «temps modernes» et les siècles qui les composent, avec l'accent mis sur les histoires intellectuelle, religieuse, politique et de l'art pour la première de ces périodes, sur la linguistique et les histoires économique et sociale pour la seconde, l'histoire intellectuelle étant seule toujours présente encore qu'à des proportions variables; un troisième groupe accusant le caractère épisodique des recensions sur les autres périodes.

3.4.3 Un dernier tri croisant «domaines» et «zones géographiques» (figure 8: cf. tableau 8) permet de saisir la donnée, peut-être moins significative, de la distribution dans l'espace des domaines traités: il apporte la confirmation de l'importance de la référence aux espaces français, ensemble ou régions, présente pour tous les domaines abordés encore que dans des proportions variables. Dans une mesure moindre, cette présence de tous les domaines se retrouve pour les espaces européens, avec, là aussi, des différences visibles.

3.5 De cette «autopsie» – qui devrait être détaillée – du *corpus* de sources ressortent quelques observations «morphologiques» générales:

- mesure de l'intensité, variable, de l'activité critique de L. Febvre qui induit une périodisation avec ses rythmes singuliers;
- désignation de domaines, de champs déterminés dans lesquels L. Febvre intervint avec l'indication des dominantes comme des variations de cette intervention;
- saisie de la manière dont se fit celle-ci soit quantitativement (en nombre de textes et en espace imprimé occupé globalement ou par domaine) soit formellement en fonction de la formule rédactionnelle utilisée selon le domaine abordé; un dernier tableau situant les positions relatives, par phase, des domaines les plus traités:

	1905-1914		1920-1930		1931-1939		Totaux	
	nombre total de lignes	%						
Histoire intellectuelle....	1922	20,3	1627	17,1	2147	21,4	5696	19,5
Géographie	1357	14,3	2220	23,0	1656	16,4	5233	18,0
Linguistique	1210	12,8	1818	19,1	–	–	3028	10,4
Histoire politique.....	712	7,5	1146	12,0	749	7,4	2607	9,0
Histoire économique....	1148	12,1	1254	13,2	164	1,6	2566	8,8
Histoire religieuse.....	889	9,4	369	3,9	1243	12,3	2501	8,6
Histoire générale	665	7,0	108	1,0	1680	16,6	2453	8,4
Autres domaines.....	1561	16,6	964	10,4	2549	24,0	4984	17,2
Total de l'espace imprimé (en lignes) pour la phase	9464	100	9506	100	10098	100	29068	100

NB. Les pourcentages sont indiqués pour chaque phase par rapport à l'espace imprimé total de chaque phase.

Ces résultats «morphologiques» énoncés constituant autant d'éléments organisateurs de l'étude des contenus des recensions, il est temps de présenter, en une perspective qui ne pourra qu'être cavalière, quelques aspects de cette histoire recherchée du travail critique de L. Febvre dans la RSH/RS en articulant, phase à phase, données de sa vie et résultats de l'étude littéraire de ses textes critiques, de façon à mieux situer quelques-uns de ses «combats pour l'histoire».

4. «Autopsie» d'une œuvre: lectures

4.1.1 Dans cette ligne, la phase 1905–1914 se caractérise ainsi:

- 1905: débuts à la RSH alors que L. Febvre se trouve encore à la Fondation Thiers;
- 1906–1909: période active à un moment où L. Febvre se trouve occupé par son enseignement au lycée de Besançon – depuis 1907⁵² – mais aussi sans doute par ses travaux de thèse et un engagement politique qu'on aimerait mieux connaître⁵³;
- 1910–1912: activité critique ralentie dans un temps où L. Febvre acheva, publia et soutint (décembre 1911) ses thèses de doctorat, puis commença, en 1912, un nouvel enseignement comme chargé d'enseignement d'histoire de la Bourgogne et de l'art bourguignon à la Faculté des Lettres de Dijon et publia – en 1912 toujours – dans la collection des «Vieilles Provinces de France», une *Histoire de la Franche-Comté*;
- 1913: activité en reprise;
- 1914: L. Febvre, devenu professeur titulaire à Dijon en mars, donne quelques textes courts consacrés, à une exception près, à des ouvrages d'histoire de l'art, la guerre interrompant la publication de la revue et de critiques qui étaient peut-être prêtes⁵⁴.

Cette phase fut manifestement celle de l'apprentissage du travail de recensions critiques⁵⁵, L. Febvre se constituant peu à peu des domaines de

52 Il y a un «blanc» pour la période entre la sortie (à quelle date?) de la Fondation Thiers et le début de l'enseignement au lycée de Besançon en 1907, probablement en automne. Peut-être L. Febvre se trouve-t-il déjà en Franche-Comté pour les besoins des travaux de ses thèses?

53 On en trouvera trace dans une série d'articles donnés dès mars 1907 au *Socialiste comtois*, organe hebdomadaire de la Fédération S.F.I.O. du Doubs; articles malheureusement non signés et qui n'ont donc pu être repérés encore avec précision dans la collection de ce périodique lisible à l'annexe de Versailles de la B.N.

54 RSH (LXXXI), 1920, p. 114, note 1, où, à propos de la recension d'un livre de L. ROMIER – *Les Origines politiques des guerres de religion* – paru en 1913, L. Febvre note: «Nous ne nous excusons ni de ne pas l'avoir retrouvé quatre ans plus tard ni de signaler seulement aujourd'hui un livre qui ne date point.»

55 Dans cette période, L. FEBVRE publie un petit nombre de recensions dans d'autres revues

compétence singuliers, qui lui seront reconnus, et manifestant ses intérêts en fonction des ouvrages qui lui furent distribués par la rédaction de la RSH, mais peut-être aussi prenant l'initiative de parler de certains problèmes scientifiques importants pour les historiens comme ceux de la linguistique qui n'étaient pas mentionnés dans les premiers programmes de travail de la revue, d'ailleurs non toujours strictement appliqués. De cet apprentissage, on retrouve des traces d'abord dans les recensions «ordinaires», principalement signalétiques et évaluatives, nombreuses dans cette période et correspondant à l'image conventionnelle qu'on se fait de la note critique d'une revue historique. La qualité de certaines recensions comme certaines remarques de métier incisives peuvent ici donner matière à imaginer au moins en partie la manière dont L. Febvre conçut et expliqua alors l'activité professionnelle de l'historien. On en retrouve aussi des traces, peut-être plus visibles, dans les recensions «extraordinaires» – articles de fond ou revues critiques – qui donnent le témoignage de la préoccupation volontaire d'un jeune historien qui fournit la preuve sur certains points de sa maîtrise et de sa capacité à conduire le débat, à dépasser le travail premier de traitement d'ouvrages savants pour discuter un problème dans une perspective de controverse positive – et contribuer ainsi à construire la synthèse historique en apportant de plus des données résultant de son travail personnel. C'est donc dans ces derniers textes que l'on retrouve les indices les plus précis de la nature des «combats pour l'histoire» d'ores et déjà menés et les éléments d'une conception du métier.

4.1.2 Dès les premiers textes, on trouve ces deux façons de faire: notice «ordinaire» en 1905 sur l'ouvrage de C. Trapenard, *Le Pâturage communal en Haute-Auvergne (XVIIe-XVIIIe siècles)*⁵⁶; recension «extraordinaire», en 1906, du tome I des *Origines de la Réforme* de P. Imbart de la Tour⁵⁷. Livré longuement par un jeune historien qui se veut sans illusion à un ancien réputé, ce premier «combat pour l'histoire» met en cause dès l'abord le fait d'avoir tenté «une synthèse aussi ambitieuse» qui veut réservé, de plus, «quelque saveur d'inédit», alors que nombre de travaux préalables à toute synthèse – «enquêtes minutieuses», «publications méthodiques», «monographies prudentes» – seraient encore à entreprendre⁵⁸,

historiques: *Bulletin de la société d'histoire du protestantisme français* (1 en 1907 et 2 en 1911) et *Revue historique* (1 en 1911). En 1913, il tenta d'élargir ses activités de «recenseur» à d'autres revues – effort qui resta limité à la seule année 1913: 2 textes dans la *Revue d'histoire moderne* et 5 dans la *Revue Critique d'histoire et de littérature*.

56 RSH (X), 1905, p. 378-380.

57 «La France à la veille de la Réforme d'après M. P. Imbart de la Tour», RSH (XII), 1906, p. 72-88 (sur P. IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme*, t. I: *La France moderne*, Paris, 1905). On ne donnera – sauf exception – pas d'indication renvoyant à la page pour chacune des citations, figurant ici entre guillemets.

58 Cf. id., ibid., p. 72: «Que savons-nous par exemple, de précis sur les origines mêmes de la Réforme? Qui s'est soucié de nous retracer l'état des esprits en France au sortir du

avec le sens des «difficultés du labeur historique», pour que la Réforme puisse être entendue comme «la grande révolution aux causes et aux conséquences à la fois d'ordre moral, intellectuel, politique et social qu'elle fut en réalité». Dès lors, en professionnel, L. Febvre s'en prend aux faiblesses techniques de l'œuvre: ainsi à la façon curieusement sélective dont l'auteur a procédé à «quelques campagnes d'archives», à «quelques rafles de documents de-ci de-là» – procédé si arbitraire et dangereux qu'«on aimerait n'avoir plus à le reprocher, en 1905, qu'à quelque amateur, un peu léger, d'histoire». Même si l'on peut admettre pour les «historiens en pleine possession de leur méthode», l'utilité d'une œuvre qui leur fait «saisir toute l'étendue de leur ignorance» et leur indique «quelques pistes fructueuses», pour le lecteur ordinaire, c'est là «un livre de mauvais conseil», à raison d'une démarche qui aboutit à «donner comme des lois, appuyées sur une trame solide de faits bien constatés, ce qui continue à n'être que des hypothèses – très vraisemblables peut-être, mais non vérifiées pourtant» et, ainsi, à «la fausse mais profonde impression que... nous savons infiniment plus de choses que nous n'en connaissons en réalité». Sévérité justifiée par le fait que, s'il s'agit de «constituer l'histoire, à peu près inconnue encore, des grandes révolutions économiques et des lentes transformations sociales», il serait «mauvais et dangereux» qu'aux difficultés résultant et de la complexité du problème et des sources à traiter, «vienne s'ajouter encore l'obligation de lutter contre la diffusion de toute une littérature pseudo-historique, inspirée par l'exemple dangereux d'œuvres – largement utiles peut-être – mais d'apparence trop facile, de méthode trop incertaine».

Avec la même volonté de privilégier la discussion de questions de méthode et de position des problèmes, examinant, en 1907, des travaux sur G. Budé⁵⁹ ou, en 1909, une étude sur «P. J. Proudhon et le syndicalisme contemporain»⁶⁰. L. Febvre insiste sur les exigences de la pratique de l'histoire intellectuelle: que les notions utilisées soient définies; que l'auteur soit replacé dans son temps, dans son milieu – Budé, à côté d'Erasme, cessant d'être seul comme un «miracle»; que la genèse des œuvres soit historique-

Moyen Age, de nous dire, non en bibliographe, mais en historien, quels livres on lisait, on publiait alors à Paris ou à Lyon? On parle de tentatives de réformes monastiques: quelles en furent l'importance, le succès, l'esprit? On entrevoit l'action, l'influence d'un Erasme: où trouver l'histoire de sa jeunesse, de cette jeunesse féconde qu'il vécut si longtemps à Paris? Mais Lefèvre d'Etaples? ... Et ces Allemands laborieux, étudiants, professeurs, imprimeurs, que faisaient-ils, si nombreux, à Paris au temps de Louis XII et de François 1er? Y eut-il contact ou non, par eux ou par d'autres des premiers réformés d'Allemagne avec les nôtres??

59 «Guillaume Budé et les origines de l'humanisme français. A propos d'ouvrages récents», RSH (XV), 1907, p. 255–277 (sur L. DELARUELLE, *Répertoire analytique et chronologique de la correspondance de Guillaume Budé*, Toulouse-Paris, 1907; *Guillaume Budé. Les origines, les débuts, les idées maîtresses*, Paris, 1907).

60 «Une question d'influence. Proudhon et le syndicalisme contemporain», RSH (XIX) 1909, p. 179–193 (sur E. DROZ, *P.-J. Proudhon (1809–1865)*, Paris 1909).

ment expliquée; que l'on renonce à des interprétations réductrices de phénomènes pour être sensible à leur complexité; qu'on soit enfin attentif à bien poser le problème des influences. Ce dernier point est repris pour lui-même dans le texte de 1909, qui est aussi d'histoire immédiate, attestant d'une familiarité avec les mouvements sociaux de son temps. Contre l'affirmation d'une «influence créatrice de Proudhon sur la C.G.T.» par l'intermédiaire de F. Pelloutier, présenté comme «proudhonien», il conclut, démonstration à l'appui, «que toute recherche d'influence doctrinale» n'est valable que «pourvu qu'on la maintienne sur son vrai terrain: celui des théories». Proudhon «n'a «créé» ni ces syndicats, ni ces bourses, ni ces fédérations parce qu'il n'y a pas, au sens propre du mot, de théories «créatrices», «parce que, dès qu'une idée, aussi fragmentaire soit-elle, a été réalisée dans le domaine des faits et de manière aussi imparfaite qu'on voudra – ce n'est pas l'idée qui compte alors et qui agit, c'est l'institution située à sa place, en son temps, s'incorporant au réseau compliqué et mouvant des faits sociaux, produisant et subissant tour à tour mille actions et mille réactions».

Même préoccupation méthodologique d'histoire intellectuelle, en traitant, en 1913⁶¹, avec des catégories – lois, hérédité – sans doute datées, une «monographie psychologique» consacrée par un «littérateur» à Philippe II d'Espagne – entreprise que n'aurait pas osée un «historien professionnel». S'il est «légitime, utile d'étudier... ces grandes individualités qu'...une histoire traditionnelle nous habite à considérer comme les plus puissants agents de l'évolution humaine», ce n'est qu'au prix d'une coopération interdisciplinaire qu'on pourrait y réussir, en combinant enquête psychologique – «recomposer à l'aide de tous les documents conservés la figure matérielle, intellectuelle et morale d'un homme, d'un «grand homme»; chercher à saisir en lui, à retrouver et à vérifier quelques-unes des lois générales de la psychologie; plus particulièrement, s'attacher à isoler les éléments multiples, parfois contradictoires, d'une personnalité supposée très puissante et lui marquer sa place dans ces catégories... de l'éthologie naissante⁶²» – et recherche historienne – «mesurer... à sa juste valeur le rôle du personnage ainsi défini; lui attribuer sa place exacte dans l'histoire; évaluer de quel poids sa volonté ou son intelligence pesèrent réellement sur les destins d'un peuple; en un mot, déterminer «ce que fut comme cause cette individualité». Tout en distinguant «nettement le problème d'influences, à peu près insoluble de la question psychologique toujours difficile à traiter

61 «A propos d'une étude de psychologie historique», RSH (XXVII), 1913, p. 272–278 (sur R. CLAUZEL, *Etudes humaines. Fanatiques, II, Philippe II d'Espagne*. Paris, 1912).

62 Cf. la définition de la *Grande Encyclopédie*: «C'est le nom que J. Stuart Mill propose de donner à la «science de la formation des caractères», science causale et science déductive, possible dès maintenant, selon lui, dans l'état de nos connaissances en psychologie positive ...»

et qui mérite de l'être», il convient de «ne jamais isoler l'individu étudié, quand des documents le permettent,... de tout le groupe dont il tient avec la vie les particularités fondamentales de sa nature»; de «s'obliger soigneusement à ne jamais donner... d'un grand homme une image composite, sans le souci de dater les remarques et de sérier les changements». Tel est l'ensemble des «règles essentielles qu'historiens, psychologues ou lettrés, tentés de réaliser une monographie, doivent toujours observer s'ils veulent faire œuvre utile, durable et vraiment objective».

4.1.3 Autre préoccupation visible qui porte sur des questions proprement techniques, d'érudition, et qui se manifeste principalement dans les recensions «ordinaires» avec la volonté de signaler les bons instruments de travail, les bons recueils de documents⁶³ et la manière dont ils sont faits. Ainsi en signalant successivement les quatre tomes des *Sources de l'histoire de France au XVI^e siècle*⁶⁴, œuvre d'H. Hauser qui «n'est pas, ne veut pas être un simple aligneur de fiches», mais a voulu élaborer «un manuel de bibliographie critique» et, «en même temps, un livre d'histoire, singulièrement riche». Ainsi encore dans les recensions successives⁶⁵ des recueils de documents sur l'histoire économique et sociale de la Révolution française, publiés sous le patronage de la commission scientifique constituée sur l'initiative de J. Jaurès, en examinant avec précision, mais aussi avec des sautes d'humeur, les questions d'érudition qui se posent, qu'on publie des cahiers de doléances ou des documents sur les ventes de biens nationaux ou d'autres encore, si l'on veut «réellement faire œuvre non d'imprimeur, mais d'éditeur» et répondre aux demandes des utilisateurs – sans négliger de signaler l'intérêt des contenus de certaines séries de documents économiques qui permettent d'observer «l'antagonisme des riches et des pauvres» et les épisodes des «violents et durables conflits» qui les opposèrent.

Dans cette ligne, il indique quelquefois ce qui, selon lui, caractérise un «beau et bon livre» d'histoire: ainsi, il fit l'éloge d'une étude consacrée au problème de la vente des biens nationaux⁶⁶: «Livre savant et livre neuf... qui vaut par lui-même, mais par tous ceux aussi qu'il suscitera, qu'il améliorera en exerçant sur les travailleurs une bonne et féconde influence. Livre qui par l'ampleur de sa conception, par l'aisance facile avec laquelle

63 Cf. la thèse accessoire de L. FEBVRE qui est un recueil de documents: *Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté extraits des Archives du Parlement de Dole*, Paris, Champion, 1911.

64 RSH (XIII), 1906, p. 250–252; (XX), 1910, p. 110–112; (XXV), 1912, p. 353–354; (XXXI), 1920, p. 117–118. Citation: 1912, p. 354.

65 RSH (XIII), 1906, p. 367–372; (XIV), 1907, p. 353–362; (XVI), 1908, p. 89–90 et 379–381; (XX), 1910, p. 357–358; (XXV), 1912, p. 110.

66 «Quelques ouvrages récents sur la vente des biens nationaux». RSH (XVII), 1909, p. 108–113, la recension de M. MARION, *La Vente des biens nationaux pendant la Révolution*, avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher. Paris, 1908, se trouvant aux p. 110–113.

son auteur se meut au milieu de tant de difficultés, par son *réalisme* surtout, par son *positivisme* de bon aloi, est un des meilleurs parmi ceux qu'a fait naître le désir d'étudier l'histoire économique de la Révolution».

4.1.4 Avec ses recensions d'ouvrages de géographie et de linguistique, L. Febvre entame le dialogue interdisciplinaire dont il entendit – dans la ligne de H. Berr – souligner l'importance pour les études historiques et leur développement échelonné et concerté. A raison de sa double formation d'historien et de géographe, L. Febvre se trouve dans le champ scientifique de la géographie comme en pays de connaissance et traite, à l'exception des questions de géographie physique sur lesquelles il se juge incomptétent, de plain-pied les problèmes posés d'une part par une série d'études de géographie régionale, d'autre part par la recherche de catégories opératoires pour des enquêtes de ce type. Il retient comme exemplaires et la thèse de Raoul Blanchard sur la Flandre⁶⁷ – posant, comme pour la Franche-Comté, le problème de la constitution d'une unité régionale «née... des nécessités d'ordre économique qui unissent étroitement l'une à l'autre deux régions différentes et par là complémentaires» sans pourtant toujours indiquer quelle part revint respectivement aux «conditions naturelles» et aux «facteurs politiques» – et celle de Jules Sion sur le paysan normand⁶⁸ – qui «démontre... d'une manière éclatante la solidarité nécessaire des disciplines historique et géographique», mais est d'abord «un livre de géographe» qui pratique une «géographie en mouvement, par déplacement chronologique et topographique à la fois», résultant du jeu d'une «finesse critique..., d'un esprit de finesse qui n'est que l'esprit de vie, le sens de la vie mouvante, subtile et nuancée». En revanche, il se montre très réservé sinon sévère sur des travaux qu'il considère comme mal conçus ou mal construits: une étude sur le pays bas-breton⁶⁹, conçue selon la stricte perspective de «géographie humaine contemporaine,» donc négligeant, outre la géographie physique, la dimension historique, et juxtaposant les résultats de plusieurs enquêtes participant d'un souci «beaucoup plus de description analytique que de groupement des faits, de synthèse régionale», alors qu'il serait temps pour la Basse-Bretagne de tenter celle-ci dans une visée interdisciplinaire; de même un livre sur la Basse-Normandie⁷⁰ où l'auteur a voulu «tout dire»,

67 «Une région géographique: la Flandre», RSH (XIV), 1907, p. 92–94 (sur R. BLANCHARD, *La Flandre. Etude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande*, Paris, 1906).

68 «Une étude géographique sur le paysan normand», RSH (XIX), 1909, p. 43–51 (sur J. SION, *Les Paysans de la Normandie orientale: Pays de Caux, Bray, Vexin Normand, Vallée de la Seine*. Paris, 1909).

69 «Une étude de géographie humaine. La Basse Bretagne de C. Vallaux», RSH (XVI), 1908, p. 45–49 (sur C. VALLAUX, *La Basse Bretagne. Etude de géographie humaine*, Paris, 1907).

70 «A propos d'une monographie géographique», RSH (XVII), 1908, p. 358–360 (sur R. DE FÉLICE, *La Basse Normande. Etude de géographie régionale*. Paris, 1907).

«être complet» sans se soucier «d'enchaîner logiquement les diverses parties du livre», cette manière de «remplir successivement de matière, avec une abondance impartiale et facile, les cadres, tout tracés, maintenant, d'une étude de géographie régionale», revenant à «proprement rédiger un article de dictionnaire» et réduisant les géographes «au rôle laborieux de compilateurs, possédant des clartés sur tout, mais n'ayant ni but propre, ni conceptions personnelles», au lieu d'«apporter à une science en voie de formation et de croissance une contribution scientifique réelle».

De la discussion sur les divisions à employer comme cadres opératoires d'études de géographie régionale – notamment dans *Régions naturelles et noms de pays* de Lucien Gallois⁷¹ – outre le fait qu'un tel débat devrait intéresser au premier chef les historiens aux prises avec des problèmes analogues, L. Febvre souligna surtout l'enjeu, c'est-à-dire la mise en cause de «la conception même qu'on se fait de la géographie»: ou science essentiellement de «description» et de «nomenclature» selon la voie suivie par les «anciens géographes» attachés aux seules divisions administratives, ou «science naturelle, explicative», récusant toute espèce de «découpages arbitraires» pour construire des notions – «région naturelle», «nom de pays» – correspondant à la pratique d'une discipline qui, «avant tout est une science de liaison», a «pour but d'étudier dans les phénomènes leur corrélation, leur enchaînement et de chercher dans cet enchaînement leur explication» au sens de la seule approche valable, à savoir les études de terrain permettant de substituer à une optique de «géomètre» une optique «scientifique».

Même insistance de la part d'un historien qui, non sans ironie, se dit «d'une incompétence linguistique notoire», sur un dialogue nécessaire et fructueux avec les linguistes⁷², dont il se montre capable pourtant d'expliquer avec précision les problématiques et les jeux de méthodes, au-delà des limites résultant du haut niveau de spécialisation des études linguistiques. Dès lors, il se félicite que les linguistes aient rejoint les géographes dans le terrain, ce qui a constitué, selon lui, une «révolution»: «la vie, la vie souveraine... a posé devant eux mille problèmes réels;... les poussant, sur des chemins encore vierges, vers les confins de sciences limitrophes, elle leur a fait, elle devait leur y faire rencontrer, soucieux de la vie humaine saisie dans son présent ou dans son passé – les historiens, les géographes ou

71 «Régions naturelles et noms de pays», RSH (XVIII), 1909, p. 269–280 (sur L. GALLOIS, *Régions naturelles et noms de pays. Etude sur la région parisienne*. Paris, 1908).

72 «Histoire et dialectologie», RSH (XII), 1906, p. 249–261 (sur J. PASSY, *L'Origine des Ossalois*. Paris, 1904; *Atlas linguistique de la France*. Paris – en cours de parution; J. GILLIÉRON, J. MONGIN, «Scier dans la Gaule romane du Sud et de l'Est (Etude de géographie linguistique)», Paris, 1905); «Histoire et linguistique», RSH (XXIII), 1911, p. 131–147; «Le développement des langues et l'histoire», RSH (XXVII), 1913, p. 52–65 (sur A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1912, et *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*. Paris, 1913).

même les sociologues», le linguiste devenant de ce fait pour l'historien «plus qu'un auxiliaire, plus qu'un collaborateur indépendant, un éveilleur d'idées, un entraîneur».

4.2.1 La période 1920–1930, la chose est connue, fut une période essentiellement strasbourgeoise. En effet, démobilisé en février 1919, L. Febvre avait repris, à Dijon, sa charge universitaire, lorsqu'il fut nommé, en octobre, à une chaire d'histoire moderne de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, redevenue française: il devait y rester jusqu'en 1933. Au plan de l'activité critique, on a déjà dit les rythmes simples de cette phase:

- 1920–1925: au moment où l'on doit imaginer que son enseignement nouveau, qu'il voulut centré sur l'histoire économique et sociale, dut occuper une part de temps de nature à diminuer celle consacrée aux autres travaux, notamment à la critique de livres, surtout si l'on se rappelle qu'il termina alors la rédaction – commencée avant 1914 – et la publication – en 1922 – de *La Terre et l'Evolution humaine* dans la nouvelle collection de H. Berr – «L'Evolution de l'Humanité» – il publia le plus souvent des recensions «ordinaires», isolées ou regroupées en articles-revues longs;
- 1926–1928: recrudescence du travail critique qui coïncida avec une activité de même rythme dans d'autres revues, aussi avec l'élaboration de l'ouvrage sur Luther, et la première candidature – en 1928 – au Collège de France qui requiert de sa part la définition d'un projet raisonné;
- 1929–1930: se caractérisant par un petit nombre de textes à la RSH, ce qui peut s'expliquer par la réorientation du travail critique vers les A.H.E.S. nouvelles.

De la manière dont L. Febvre, au-delà de ce qu'il en dit dans ses recensions, conçut son travail d'historien dans cette phase, deux de ses témoignages permettent de s'en faire une idée. L'un, la leçon inaugurale de décembre 1919⁷³, présente «l'examen de conscience» d'un des «rescapés d'une effroyable catastrophe», qui s'interroge à haute voix sur la légitimité de son métier dans ce début d'après-guerre, habité par l'idée qu'être vivant encore en 1919 implique des devoirs vis-à-vis des disparus – «non pas... faire simplement notre tâche à nous,... mais faire en même temps,... par surcroît, leurs tâches à eux... pour donner à leur sacrifice toute sa valeur et toute son efficacité». Refusant – comme H. Berr – l'idée d'une «histoire serve» en raison des circonstances politiques, il défend comme seule justifiée une histoire relevant d'une «recherche intelligente et féconde», qui soit non une «avocasserie», mais «une science du développement de l'homme à travers les âges,... développement... conditionné par le groupement des hommes en société»; une «discipline critique» qui se propose «la constitution d'un corps de lois historiques... comme but lointain,... idéal»; «l'une des deux ou trois disciplines les plus compliquées et les plus délicates» qui a

73 «L'Histoire dans le monde en ruine», RSH (XXX), 1920, p. 1–15.

«commencé réellement à prendre conscience de sa méthode et de son but» depuis seulement la fin du XIXe siècle; enfin «l'une de celles où la détermination des causes... souffre des difficultés» qui peuvent «paraître parfois presque insurmontables» et dont les progrès «apparaissent le plus étroitement subordonnés à ceux d'autres sciences voisines, encore dans l'enfance».

Le second, projet d'enseignement d'histoire de la civilisation moderne élaboré en 1928 pour le Collège de France⁷⁴, permet de mesurer une relative maturation de l'historien vers une «histoire enrichie dans son extension», celle de la civilisation. Il définit alors l'histoire comme une «science de l'homme» qui exige, pour «trouver» son «unité», «que l'historien s'installe au carrefour où toutes les influences viennent se recouper et se fondre: dans la conscience des hommes vivant en société», pour saisir «les actions, les réactions», mesurer «les effets des forces matérielles ou morales qui s'exercent sur chaque génération», et voir «tant de problèmes variés se réduire finalement à un ou deux débats fondamentaux, et particulièrement aux jeux alternés de la contingence et de la nécessité, de la permanence et de l'accident» – tous «problèmes capitaux de l'histoire» à «ne se poser qu'à l'aide de ces voisines dont les progrès commandent évidemment les siens» – sociologie, psychologie, linguistique – en orientant «l'exploration du monde moderne dans la double direction des faits matériels et moraux, de l'histoire économique et de l'histoire intellectuelle». De ces préoccupations, on retrouvera traces dans le travail critique. En effet, l'élargissement du champ scientifique de l'histoire, le ménagement d'une organisation concertée de la recherche, la nécessaire coopération interdisciplinaire, mais aussi l'insistance sur la mise au point des instruments et notions nécessaires à la connaissance historienne furent parmi les thèmes traités dans cette deuxième phase sous des formes diverses, parfois jubilatoires, souvent sévères.

4.2.2 Dans le champ de l'histoire intellectuelle et religieuse, l'attention de L. Febvre se polarisa à plusieurs reprises sur des travaux sur Erasme de Rotterdam qu'il reconnaît, symboliquement, en évoquant son affrontement avec Luther, comme le «vaincu silencieux... qui avait pour lui l'avenir, notre avenir, et qui représentait vraiment les libres forces de l'esprit soustraites au magistère écrasant des Eglises..., qui était notre conscience, notre libre conscience de rationalistes modernes»⁷⁵. C'est ainsi qu'il se montra nettement sévère à l'égard d'un auteur⁷⁶ qui a suivi une «mauvaise piste» en

74 «Travaux, publications et projet d'enseignement de Lucien Febvre, professeur d'histoire moderne à l'Université de Strasbourg», décembre 1928, 12 p. (B.N.: 8 Ln 27 6767 A).

75 «Sur les relations d'Erasme et de Luther», RSH (XLII), 1926, p. 115-120 (sur A. RENAUDET, *Erasme, sa pensée religieuse et son action de 1518 à 1521, d'après sa correspondance*. Paris, 1928).

76 «A propos d'Erasme», RSH (XXXIX), 1925, p. 107-111 (sur J. PINEAU, *Erasme, sa pensée religieuse*. Paris, 1924).

demandant à Erasme «de nous expliquer le christianisme», ce qui ne va pas sans paradoxes si l'on connaît un peu les contradictions de sa pensée; qui «s'enferme dans Erasme» avec un «manque de souci du contexte» inquiétant quand il conduit à passer sous silence par exemple la polémique qui l'opposa à Luther; qui manqua par ailleurs à des exigences professionnelles élémentaires en ne donnant qu'une simple note bibliographique – «proprement un scandale» dans une thèse de doctorat – des plus lacunaire en ne mentionnant pas des travaux réputés, ainsi ceux d'A. Renaudet – ignorance inexplicable à moins de supposer que l'auteur juge que «le travail de son prédécesseur est nul et non avenu»: «c'est son droit, mais il aurait dû... nous donner les raisons d'un semblable jugement», car «rendre justice à ses devanciers, ce n'est pas une bonne action qui mérite d'être signalée. C'est un devoir élémentaire auquel l'honnête homme ne sait point se soustraire».

Même préoccupation de mise au point méthodique, à propos d'une étude sur Calvin faite par un auteur protestant⁷⁷: «Calvinisme, catholicisme, ce sont deux systèmes religieux complets, chacun à sa façon, fondés sur des principes, sur des mentalités, sur des conceptions de la vie en général, et de la vie religieuse en particulier, très différentes. Le rôle de l'historien, c'est d'en bien pénétrer l'esprit, de bien les *comprendre* et, les ayant bien compris, de les faire comprendre aux autres. C'est une tâche qui est assez difficile, assez délicate, assez laborieuse pour qu'on ne la complique pas de jugements moraux et d'appréciations critiques sommaires»; dès lors, «soyons toujours en garde, historiens, contre les complaisances nationalistes lorsque nous faisons de l'histoire politique, et contre les complaisances confessionnalistes lorsque nous faisons de l'histoire religieuse. Surtout, dirai-je, quand nous écrivons non pour un petit public d'érudits rompus aux méthodes critiques, mais pour un grand public dont il y a lieu de dissiper et non de renforcer les préjugés instinctifs».

Cependant, dans la recension la plus suggestive sur ce plan, en 1927, L. Febvre, «pur et simple historien» face à un «théoricien de la connaissance méthodique et scientifique», ne cache pas sa joie de rencontrer un auteur – qui fut son condisciple à l'E.N.S. et qui partage son idée de l'histoire future comme «histoire générale des sociétés humaines... qu'à peine nous entrevoions dans nos rêves» – et une œuvre sur l'histoire des sciences naturelles au XVIII^e siècle⁷⁸ qu'il juge exemplaire dans sa démarche visant à restituer la «relation dans un milieu scientifique et à une époque donnée de l'investigation proprement dite et de la construction doctrinale», non en se promenant «dans la rude végétation des idées et des faits comme un herboriste

77 RSH (XLIV), 1927, p. 184–185 (sur E. CHOISY, *Calvin éducateur des consciences*, Neuilly, [1926]).

78 «Un chapitre de l'histoire de l'esprit humain. Les sciences naturelles de Linné à Lammarck et à Georges Cuvier», RSH (XLIII), 1927, p. 37–60 (sur H. DAUDIN, *Etudes d'histoire des sciences naturelles*. Paris, 1926, 2 vol.).

nonchalant», mais avec la volonté, en observant et «le travail quotidien de recherche, d'observation et de comparaison» et «le travail libérateur et générateur... de concepts qui... s'accomplit dans l'esprit des savants», de recomposer «la notion précise et sûre de l'ambiance, des conditions générales de la pensée scientifique et de la recherche». C'est alors que L. Febvre évoque l'idée que soit construite une «histoire sociale des idées scientifiques» qui implique que l'on recompose «par la pensée, pour chacune des époques... le matériel mental des hommes de cette époque»; avec toutes les exigences méthodiques requises. Cet «idéal suprême», ce «but dernier de l'historien», quelque «lointain», «inaccessible» qu'il puisse être, L. Febvre le questionne: «Si nous sommes assurés qu'il n'usurpe point son nom, si nous avons conscience qu'il est bien le nôtre, et vaut vraiment que nous donnions notre vie à préparer, dans la mesure de nos forces, sa réalisation: avouons-le nettement, proclamons-le dès maintenant, afin que peu à peu s'oriente dans une bonne direction l'effort dispersé, l'effort aveugle des travailleurs»; à voir les choses concrètement, si «les temps ne sont pas venus», chercher à réaliser ce rêve implique au moins que soit mise sur pied une organisation collective concertée de la recherche.

4.2.3 Dans les recensions de livres d'histoire économique et sociale, L. Febvre apparaît désormais comme un «praticien» qui entend dénoncer le sous-développement de ce type d'histoire en France. S'il parle, en 1920, de la thèse de Marc Bloch⁷⁹ comme d'une réussite exemplaire à raison de l'ingéniosité méthodique de l'auteur – «le sentiment vivant, aigu, pénétrant des réalités économiques; le besoin constant de rapprocher les faits d'ordre administratif ou politique des conditions d'existence réelles, des besoins économiques réels des hommes; le souci primordial de l'homme et non pas de l'institution pour l'institution – voilà ce qui donne à *Rois et Serfs* sa saveur originale» – à propos d'un ouvrage qui, à tort, se présente comme «histoire du travail»⁸⁰ et dont la bibliographie devrait être complétée notamment d'ouvrages allemands – «passer sous silence la production allemande? – Non, l'égaler, simplement» – il note en 1921: «L'histoire économique, chez nous, est si pauvre encore, si fantaisiste, si mal à son aise qu'on ne doit jamais la traiter qu'avec le soin le plus scrupuleux, le plus méticuleux de rigueur et de précision» au sens d'*«un effort»* qui «s'impose encore à nous, de critique, d'organisation, d'enseignement, pour porter au niveau des autres ces études économiques, si pleines d'avenir et si incertaines toujours». Constat de carence répété encore en 1921⁸¹: inorganisée, l'histoire économique «garde toujours l'aspect d'une improvisation». En

79 «L'ordonnance de 1315. Le servage et les rois capétiens», RSH (XXXI), 1920, p. 103–108 (sur MARC BLOCH, *Rois et serfs*. Paris, 1920).

80 «A propos d'un manuel d'histoire économique», RSH (XXXII), 1921, p. 115–122 (sur G. RENARD et G. WEULERSSE, *Le Travail dans l'Europe moderne*. Paris, 1920).

81 RSH (XXXII), 1921, p. 160.

1920, il recensait une étude sur la formation de la population française⁸² en soulignant le «scandale» que constitue l'absence, «sur une question aussi capitale», de toute étude de détail ou d'ensemble, alors qu'il faudrait réparer les «conséquences d'une négligence séculaire et d'une torpeur invétérée» par «une reprise active des travaux de détail et de substructure».

4.2.4 Au niveau de l'examen critique de questions d'érudition, on ne retiendra ici qu'un bref article de 1924⁸³ traitant – exceptionnellement dans la RSH – une bibliographie de géologie, réussite intellectuelle exemplaire pour «la construction de l'histoire des sciences», de par la méthode suivie par l'auteur qui a choisi non de constituer un de ces «Père-Lachaise de bibliographie dans le dédale encombré desquels se perd le novice et s'impatiente le travailleur qualifié», de par l'exigence d'être complet des «gratte-fiches professionnels de la Bibliographie avec un grand B», mais de faire «une application stricte de la méthode chronologique au travail bibliographique proprement dit» avec ce résultat de construire une monographie bibliographique «évolutive», c'est-à-dire un instrument de travail raisonné, qui, imité, permettrait la restitution du «beau drame émouvant de l'histoire d'une science – qui n'est à vrai dire que le drame éternel de la pensée humaine» et, au-delà, par jeu de méthode comparative, «la démarche générale de l'esprit humain toujours semblable à lui-même, quels que soient ses points d'application».

4.2.5 Du côté de la géographie, plusieurs ordres de questions furent abordés par L. Febvre, avec la préoccupation permanente de «dégager ce qui dans les travaux et l'effort même des géographes contemporains peut intéresser directement l'histoire». Ainsi, en 1923⁸⁴, il reprit l'examen du problème des «rapports du milieu terrestre avec les sociétés humaines» qu'il venait de traiter dans *La Terre et l'Evolution humaine*, en s'opposant à une conception formaliste, abstraite, voulant faire de la «géographie humaine» une «science autonome» contre l'idée d'une géographie «une», d'une géographie «tout court», défendue par Vidal de la Blache: «Il n'y a pas pour moi de géographie politique et historique sans géographie sociale – ni de géographie sociale sans géographie économique – ni de géographie

82 RSH (XXXI), 1920, p. 162–163 (sur J. MATHOREZ, *Histoire de la formation de la population française*, t. I, Paris, 1919), et RSH (XXXIV), 1922, p. 121–122 (sur le tome II de cette œuvre).

83 «Pour l'histoire des sciences», RSH (XXXVII), 1924, p. 5–8 (sur E. DE MARGERIE, *Le Jura. 1ère partie: Bibliographie sommaire du Jura français et suisse (orographie, tectonique et morphologie)*. Paris, 1922).

84 «Le problème de la géographie humaine. A propos d'ouvrages récents», RSH (XXXV), 1923, p. 97–116 (sur P. VIDAL DE LA BLACHE, *Principes de géographie humaine*, Paris, 1922 (publiés d'après les manuscrits de l'auteur par E. DE MARTONNE), et J. BRUNHES et C. VALLAUX, *La Géographie de l'histoire. Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*, Paris, 1921; L. Febvre [avec le concours de L. Bataillon], *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. Paris, 1922).

économique sans géographie physique. C'est un enchaînement qui ne saurait se rompre», puisque l'homme, comme dit Vidal, «par les établissements qu'il fonde à la surface du sol, par l'action qu'il exerce sur les fleuves, les formes mêmes du relief, sur la flore, la faune et tout l'équilibre du monde vivant, appartient à la géographie».

La question des rapports hommes-milieux se trouve à nouveau évoquée en 1926 à propos d'une thèse⁸⁵ dont la recension a le double intérêt d'être fondée et sur une appréhension scientifique du problème des «influences des conditions géographiques sur les opérations militaires» dans le cas du front français de 1914 à 1918 qui aboutit à interpréter la guerre mondiale comme «géographiquement parlant... avant tout... une guerre de routes» – et sur l'expérience de l'ancien combattant qui relativise l'examen des conditions dans lesquelles joue «l'obstacle naturel»: dans le plat pays des Flandres, «deux mitrailleuses et quatre hommes résolus... sans l'appui d'aucune condition géographique favorable, tiendront en échec pendant deux heures quelques milliers d'hommes et pourront faire échouer tout un plan de combat». En 1924, à propos d'une thèse sur la vie pastorale dans les Alpes françaises⁸⁶, il défendit le recours à la «notion si féconde et si vraiment scientifique» qu'est l'hypothèse dans le traitement de problèmes tant d'histoire que de géographie contre une tradition enseignante qui a contribué à en «discréditer» l'usage au point que «poser le problème – l'idée... effarouche toujours un peu les historiens français d'aujourd'hui, même les plus hardis et les plus fermes d'esprit. Former une hypothèse et chercher à la vérifier: ne serait-ce point introduire de l'arbitraire dans les faits? Ne serait-ce point aller à déformer le réel?» Et pourtant «les meilleurs sentent bien que ce qui fait l'intérêt véritable de leur recherche,... c'est toujours un problème, un grand et vivant problème», ce qu'«ils disent,... prouvent,... démontrent expérimentalement, mais toujours avec quelque réserve» – cette «timidité» ayant pour résultat «le sentiment confus qu'un géographe parce qu'il est géographe doit limiter son champ visuel, strictement, à ce qui est géographique et tout négliger de ce qui ne l'est point – autre effet de la même cause».

Aux tomes de la *Géographie universelle* – imaginée par Vidal de la Blache et réalisée par ses «héritiers» avec leurs originalités respectives – L. Febvre fit une large place⁸⁷. Ce fut notamment l'occasion d'indiquer sa

85 «La géographie militaire et la dernière guerre», RSH (XLI), 1926, p. 101–106 (sur R. VILLATE, *Les Conditions géographiques de la guerre. Etude de géographie militaire sur le front français de 1914 à 1918*. Paris, 1925).

86 «Quelques ouvrages récents de géographie», RSH (XXXVII), 1924, p. 117–131 (sur Ph. ARBOS, *La Vie pastorale dans les Alpes françaises*. Paris (1922), aux p. 120–125).

87 «L'Ecole géographique française et son effort de synthèse», RSH (XLV), 1928, p. 27–41; «Imago Mundi. Sur quelques volumes de la nouvelle «Géographie Universelle»», RSH (XLVIII), 1929, p. 65–71; «Parties du monde. Les récents tomes de la Géographie Universelle», RS [I], 1931, p. 243–251).

«méfiance persistante» à l'égard d'une «géographie de l'homme» se proposant, selon L. Gallois, «de rechercher l'influence du milieu physique sur les diverses manifestations de l'activité humaine» alors que, pour lui, la géographie «étudie le milieu géographique en fonction des sociétés humaines et d'abord... le décrit, puis l'analyse, puis tente de l'expliquer avec le double souci de montrer ce qu'il a fourni à l'homme de possibilités successives et diverses, mais aussi tout ce que l'homme... a mis de lui-même pour l'adapter plus étroitement à ses besoins: chaîne sans fin d'actions et de réactions, qui se déroule avec toute la souplesse des choses vivantes», et cela jusqu'à ce qu'elle cesse d'«être une sorte d'encyclopédie» pour ne consister plus, «dans sa partie vivante et féconde, qu'en une série de problèmes de mieux en mieux posés». Ce fut aussi l'occasion de discuter à nouveau comme erronée l'ambition de certains auteurs à être complet et ainsi à rédiger un «précis», un «manuel», formule à laquelle il opposa les synthèses modèles d'A. Demangeon – sur les Iles britanniques – et surtout de J. Sion – sur l'Asie des moussons – qui «permettent» de «mesurer tout ce que la géographie... apporte de neuf et de fécondant dans le vieux champ des études historique» en témoignant de la validité de la «vieille formule française: histoire et géographie» qu'il faut conserver et rendre «plus claire par une meilleure définition, par un redressement énergique de ce qu'on nomme «histoire» qui n'est pas toujours, tant s'en faut, de l'histoire».

4.2.6 Au plan de la linguistique, L. Febvre s'intéressa particulièrement à des travaux d'historiens de la langue française⁸⁸ en polarisant son attention sur les possibilités que de telles études ouvraient pour la construction, à faire, d'une «histoire du sentiment national», sans oublier des remarques de méthode. Ainsi, en 1924, il regretta d'une part que l'étude recensée, valable, n'ait pourtant pas été conçue en fonction d'un schéma hypothétique, ce qu'il souligne en opposant, non sans humour, la démarche ordonnée des guides touristiques – «Joanne et Baedeker, voyageurs experts, y mettent plus de façon: costumes et bagages – monnaies et change – aperçus géographiques et résumé historique» – au procédé d'un auteur qui, «pressé, a sauté le paragraphe des boussoles et négligé celui des cartes» pour jeter «son lecteur... tout de suite dans le royaume des faits, sans préparation»; d'où cette exigence de «mettre en ordre les éléments d'un problème avant de s'attacher à sa solution: énoncer, avant de se donner à elle tout entier, les conditions générales d'une recherche érudite» ce qui n'est point se livrer ... à l'hypothèse «préconçue», «cette pelée, cette gâleuse

88 «Politique royale ou civilisation française. Remarques sur un problème d'histoire linguistique», RSH (XXXVIII), 1924, p. 37–53 (sur A. BRUN, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Paris, 1923); «Langue et nationalité en France au XVIIIe siècle», RSH (XLII), 1926, p. 19–40 (sur F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. VII, Paris 1926); «Le Français sous la Révolution d'après M. Ferdinand Brunot», RSH (XLV), 1928, p. 111–118 (sur le t. IX, première partie, de la même œuvre).

d'où vient tout le mal». D'autre part, L. Febvre se montre proprement «éberlué» que l'auteur se soit limité à des explications essentiellement politiques du phénomène étudié, alors qu'il faudrait chercher l'explication du côté des éléments participant de l'histoire plus large d'«un grand procès de civilisation», à commencer par les «sentiments et les représentations collectives».

4.2.7 A noter encore, dans cette phase, cette importante remarque pour signifier le rôle dynamique de l'hypothèse en histoire à propos de l'interprétation donnée par H. Pirenne de la civilisation carolingienne⁸⁹: «Cette thèse, si puissante dans sa simplicité, si ingénieuse aussi, les spécialistes la discuteront. Flux et reflux: dans vingt ans, elle n'existera plus, en tant que thèse; tous les éléments, pesés, contrôlés, vérifiés avec scrupule par des équipes de savants, en seront incorporés dans une vaste synthèse, d'aspect légèrement différent... C'est en histoire le sort ordinaire des conceptions neuves et originales: nous le savons d'avance, et nous trouvons, historiens, dans cet anonymat auquel est vouée notre œuvre personnelle – dès lors qu'elle est féconde – une sorte de grandeur qui nous attache davantage encore à notre tâche.»

4.3.1 De la phase 1931–1939 – plus précisément 1931–1936 et 1938–1939 – on a dit les rythmes. La période 1931–1936 suscite l'étonnement si l'on pense qu'alors L. Febvre passa de Strasbourg à Paris, au Collège de France – pour y créer un enseignement nouveau dans la ligne du projet de 1928 – et prit la responsabilité dirigeante des travaux de réalisation de l'*Encyclopédie française* et qu'il produisit 123 recensions à côté des 328, publiées dans les *A.H.E.S.* et *Revue critique*. Dans ces six années, il y a contraste entre 1931–1933 et 1934–1936, les articles longs – 8 «revues critiques» et 10 articles de fond, certains massifs – représentant le 63% de l'espace imprimé total de ces années, à côté de la série impressionnante de 105 notices et «notules»; articles longs qui représentent la forme la plus achevée des recensions critiques militantes que L. Febvre donna à la RSH/RS et qu'on ne s'étonnera pas de retrouver en nombre dans l'ouvrage de 1953 ou dans les recueils posthumes signalés. Nombre de ces textes prirent place dans la sous-rubrique dont il assuma la responsabilité de 1933 à 1936 – «L'Histoire au jour le jour. Notes de critique positive» – dont il situa le sens dans le prolongement de tout le travail critique fait depuis 1905: «Travailler à promouvoir les études auxquelles j'ai voué ma vie; réagir, si je puis, contre une désaffection trop certaine d'une partie de la jeunesse; accueillir avec sympathie toutes les tentatives neuves; prêcher infatigablement et pratiquer cette entraide des disciplines voisines, qui, seule, permet au chercheur isolé d'avancer plus loin et plus haut que ses prédecesseurs; ne jamais critiquer

89 «Deux œuvres récentes d'Henri Pirenne», RSH (XLV), 1928, p. 95–109 (sur *Les Villes au moyen âge. Essai d'histoire économique et sociale*, Bruxelles, 1927, et *Histoire de Belgique*, t. VI, Bruxelles, 1927).

pour le vain plaisir de m'origéner autrui au nom d'une compétence illusoire, mais toujours pour défendre des idées et réaliser des fins positives; inscrire ainsi mes pas dans les traces de tous ceux que Henri Berr a su associer, depuis plus d'un tiers de siècle, à son effort généreux et clairvoyant: telle sera, une fois de plus, mon *ambition*⁹⁰. Après le silence de 1937, seules quatre contributions furent publiées en 1938-1939 – alors que 138 recensions étaient publiées dans les *A.H.E.S.* – à un moment où L. Febvre, outre son enseignement au Collège de France, fit plusieurs missions à l'étranger – dont une de plusieurs mois en Amérique latine en 1937 – et poursuivit, non sans difficultés, les travaux de publication de l'*Encyclopédie française*; sa collaboration s'interrompant alors à la RS sans qu'on en connaisse les raisons.

4.3.2 Dans le domaine de l'histoire politique, L. Febvre mena plusieurs procès critiques, à commencer par celui fait à l'histoire diplomatique – dont on a déjà parlé ailleurs⁹¹ – plaidant pour une histoire «des relations» – «je veux dire, ...une histoire se contentant de comprendre et de faire comprendre si possible... les motifs réels, profonds et multiples de ces grands mouvements de masse qui, tantôt amènent les collectivités nationales à s'unir et à collaborer pacifiquement, tantôt les dressent les unes contre les autres, animées de passions violentes et meurtrières». Il faut «éliminer l'*homo diplomaticus*», ce qui constituerait «d'un point de vue purement scientifique (... le seul qui doive compter pour des historiens)... le triomphe de la raison éclairée sur une routine desséchante» et «d'un point de vue tout pratique,... une bonne action, qu'il s'agisse de préparer à leur rôle futur des apprentis diplomates ou d'éclairer simplement des citoyens libres».

Le plus significatif, aussi le plus détaillé, de ces procès fut sans doute celui fait à Charles Seignobos en 1933⁹² dans un texte exceptionnellement long – 1220 lignes – où L. Febvre s'exprima sur un ton personnel particulièrement incisif. Procès difficile à résumer où il opposa à J. Benda, non-historien, mais invitant les historiens à la réflexion sur une thèse qu'ils ne pourraient prendre que comme hypothèse, mais qui mériterait examen, Ch. Seignobos, historien représentant une catégorie de professionnels «qui ne prétendent connaître que «les faits»;... qui ne se rendent pas compte qu'une grande partie des faits qu'ils utilisent ne leur est pas «donnée» à l'état brut, mais se trouve créée, inventée en quelque sorte par le labeur

90 RS (IV), 1933, p. 269-270.

91 «Histoire ou politique? Un problème d'orientation», RS (I), 1931, p. 9-14 (sur *Manuel de politique européenne. Histoire diplomatique de l'Europe (1871-1914)*, sous la direction d'H. Hauser, Paris, 1929, 2 vol.). Voir l'article mentionné à la note 3.

92 «Entre l'histoire à thèse et l'histoire-manuel. Deux esquisses récentes d'histoire de France: M. Benda, M. Seignobos», RS (VI), 1933, p. 205-236 (sur J. BENDA, *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*. Paris, 1932; CH. SEIGNOBOS, *Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français*, Paris, 1933).

d'érudition»; «qui,... paresseusement, ne se soucient que des faits enregistrés dans des documents tout établis» et qui «se placent, en réalité, hors des conditions primordiales de leur métier». Face à une idée de l'histoire qu'il entend combattre sévèrement et que Ch. Seignobos, de par sa position dans l'institution, «a été à même de servir par des moyens puissants» ce qui a entraîné «cette sorte de discrédit, à la fois injuste et justifié, dans lequel l'histoire est trop souvent tenue par les <laïcs>», L. Febvre développe sa propre conception de son métier, ses exigences aussi: «L'histoire se fait d'abord avec le sens et la passion de l'histoire: avec cet ensemble d'aptitudes spéciales qui, seul, qualifie pour le bon exercice d'un métier intellectuel... L'histoire ne se fait pas sans un minimum de connaissances positives parfaitement adaptées aux besoins de l'historien... L'histoire se fait avec un matériel dont nul n'a le droit de donner préventivement un inventaire limitatif, parce que, précisément, l'une des formes de choix de l'activité historique consiste à multiplier ces éléments, à ouvrir des champs nouveaux à la recherche... S'ingénier. Etre actif devant l'inconnu. Suppléer et substituer et compléter: travail propre de l'historien. De l'historien qui n'a qu'un but. Savoir, ce n'est qu'un début. Juger, non. Prévoir, moins encore. Comprendre et faire comprendre, en vérité, oui.» Et L. Febvre, en contrepoint des positions de Seignobos, de préciser ce qu'il veut qu'on demande à l'historien: essentiellement de recourir à une de «ces hypothèses larges qui, groupant des milliers de menus faits épars, les éclairent par leur rapprochement, et suscitent tout un labeur fécond de vérifications, de démolitions et de reconstructions: la vie même d'une science et de ses savants». Dès lors, au lieu du résultat du «labeur décevant d'un pharmacien...: cinq cents grammes de politique, autant de diplomatie; deux cents de religion...; mais à peine cinquante d'économie par attachement à de vieilles habitudes; pour mémoire, trois grammes au plus de «Lettres, Sciences et Arts», drogue nettement surfaita» – on aurait à faire à «une œuvre non dogmatique... «ouverte»... qui nous montre enfin, sur le chantier de l'histoire, des travailleurs joyeux, passionnés pour leur tâche, se contredisant, s'appuyant, se heurtant, s'entraînant, ne voyant dans les faits que les matériaux nécessaires à de vastes synthèses se substituant les unes aux autres suivant un rythme tantôt plus vif, tantôt plus lent: le rythme même de leur esprit, s'attachant à serrer les réalités évanouies».

La «conception Seignobos» se trouva encore discutée et critiquée, toujours sur le ton du réquisitoire, dans une recension de l'*Histoire de la Russie* qu'il codirigea avec Milioukov et Eisenmann⁹³, L. Febvre s'en prenant à nouveau au trop d'histoire diplomatique, au «politique d'abord», à l'histoire possible seulement à partir de documents écrits, à «l'histoire-tableau»

93 «Une histoire politique de la Russie moderne», RSH (VII), 1934, p. 29–36 (sur *Histoire de la Russie des origines à 1918*, sous la direction de Ch. SEIGNOBOS, P. MILIOUKOV et Ch. EISENMANN, Paris, 1932, 3 vol.).

qui est l'histoire-manuel-précis, pour plaider à nouveau la cause de «ceux qui s'ingénient non pas à transcrire du document,... mais à reconstituer du passé avec tout un jeu de disciplines convergentes s'appuyant, s'étayant, se suppléant l'une l'autre», le «devoir d'historien» étant «de soutenir leur effort, de le décrire, de le promouvoir le plus possible».

4.3.3 Au niveau de l'histoire sociale, les recensions se raréfièrent, on l'a vu, dès le moment où commencèrent les *A.H.E.S.* à qui il réserva ce type de critique: on notera donc le caractère extraordinaire de deux comptes rendus consacrés, l'un, en 1933, à l'ouvrage de G. Lefebvre sur la «grande peur» de 1789⁹⁴, le second, en 1936, à celui de P. Caron sur les massacres de Septembre⁹⁵. Du premier ouvrage, L. Febvre se limita, au-delà de l'indication des mérites et des originalités de l'étude, à décrire la problématique par rapport aux controverses sur le problème. Même attitude pour le second livre avec, toutefois, la discussion du point de vue adopté par l'auteur – «dans cette synthèse, n'user que de mots d'historien» – qu'il juge intenable, parce que l'histoire sociale, comme l'a dit G. Lefebvre, «doit atteindre <le contenu mental> »; que, pour comprendre des «événements» qui «ne portent jamais en eux leur explication», il faut «faire intervenir des états d'esprit et des états d'âme» qui sont «des faits, aussi»; et que, donc, il faut recourir à la psychologie et à la sociologie pour réussir à expliquer, «faute de quoi l'historien risquera de ne pas saisir, dans un complexe des faits, les éléments vraiment importants qui ont agi. Les facteurs utiles. Les ferment».

4.3.4 Dans le champ de l'histoire intellectuelle, les recensions font aussi une large place à des discussions de méthode et de manière de poser les problèmes. Ainsi celle de 1931 sur la biographie de Rabelais de J. Plattard⁹⁶ qui est exemplaire et dans laquelle L. Febvre revient sur la nécessité de reconstituer le «matériel mental» des hommes d'une époque pour éviter les anachronismes ou de «médiocriser» la pensée et l'action de l'auteur étudié, tout en présentant sa propre hypothèse de travail – plus tard exploitée – d'un Rabelais «bourgeois» dont l'œuvre constitue un témoignage historique de valeur, apportant «les meilleures traductions que nous puissions trouver, historiens, des sentiments profonds des hommes de son pays, de son temps et de sa classe».

En 1932, s'établit une rencontre inévitable mais somme toute tardive avec les historiens de la philosophie⁹⁷, qui font «très exactement le con-

94 «Une gigantesque fausse nouvelle: La grande peur de juillet 89», RS (V), 1933, p. 7–15 (sur GEORGES LEFEBVRE, *La Grande Peur de 1789*, Paris, 1932).

95 «Les Massacres de Septembre. Une monographie générale», RS (XI), 1936, p. 165–171 (sur P. CARON, *Les Massacres de Septembre*, Paris, 1936).

96 «L'homme, la légende et l'œuvre: un débat de méthode. A propos d'une biographie de François Rabelais», RS (I), 1931, p. 113–133 (sur J. PLATTARD, *La Vie de François Rabelais*. Paris, Bruxelles, 1928).

97 «L'histoire de la philosophie et l'histoire des historiens», RS (III), 1932, p. 97–103 (sur,

traire de ce que souhaitent ceux qui se réclament d'une méthode d'historien» en «s'appliquant à repenser pour leur compte des systèmes,... sans le moindre souci d'en marquer le rapport avec les autres manifestations de l'époque qui les vit naître». Se pose ici la question des conditions d'une coopération difficile: «Il s'agit de faire en sorte que, demeurant l'un et l'autre sur leurs positions, ils n'ignorent pas le voisin au point de lui demeurer presque hostile, en tout cas étranger. Il s'agit qu'ils ne négligent pas de lui prêter appui ou de lui porter secours. Est-ce chimérique?» – la preuve étant faite – Cassirer, A. Renaudet – que la chose est possible.

Encore en 1932, toujours selon une perspective méthodique, L. Febvre fait le procès d'une tradition d'enseignement universitaire qui rend difficile de former des hommes capables de faire conjointement histoire intellectuelle et histoire sociale, en critiquant la thèse d'un littéraire maladroit à l'évidence sur des problèmes d'histoire sociale⁹⁸, qu'il définit singulièrement comme «si difficile qu'elle semble effrayer les historiens par tout ce qu'elle exige de connaissances diverses et d'aptitudes; cette histoire que des liens étroits relient nécessairement à l'histoire économique, d'une part, à l'histoire juridique, de l'autre; cette histoire qui ne peut tabler que sur des «masses», en utilisant de son mieux (et d'abord, en constituant) des dossiers de statistiques extrêmement minutieux, garnis de données numériques difficiles à réunir, difficiles à critiquer: en somme une histoire qui hait l'improvisation, suppose une longue, savante, minutieuse préparation technique – et tout un lot de qualités rigoureusement opposées à celles des hommes dotés à un haut degré de l'esprit «littéraire»». Dès lors, tout progrès en histoire intellectuelle comme en histoire sociale, à concevoir liées, requiert que soit brisé un système de formation «archaïque» – «un historien, ce n'est pas nécessairement un agrégé d'histoire. Pas plus qu'un agrégé d'histoire, ce n'est, *ipso facto*, un historien». D'où aussi, pour l'immédiat, une exigence de lucidité: «Que ceux qui en ont le pouvoir mettent en garde contre d'excessives ambitions tant d'hommes pleins d'ardeur et de bonne volonté qui pourraient défricher, utilement, des champs bien limités, à flanc de coteau, et qui gâchent leur vie en s'attelant avec témérité à des travaux surhumains. Sans profit pour la science»; qui postule «collaboration entre disciplines» et organisation concertée et collective de la recherche scientifique pour réaliser la synthèse au bout du compte.

Dans la recension de 1934 sur un ouvrage de D. Mornet⁹⁹ face auquel il notamment, E. CASSIRER, *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*. Leipzig, 1927 – ouvrage qui n'a été traduit en français qu'en 1984).

98 «Histoire sociale ou histoire littéraire?», RS (III), 1932, p. 39–50 (sur MARCEL BOUCHARD, *De l'Humanisme à l'Encyclopédie. L'esprit public en Bourgogne sous l'ancien régime*. Paris, 1930).

99 «Histoire intellectuelle et révolution: une enquête», RS (VII), 1934, p. 123–125 (sur D. MORNET, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*, Paris, 1933).

dit son malaise, L. Febvre, en plaident à nouveau le caractère inséparable des histoires intellectuelle et sociale, retrouve la question examinée en 1909, à propos de l'influence de Proudhon, celle de l'idée considérée, à tort, comme créatrice de mouvements sociaux, d'où une mise au point précise: «L'histoire pour moi, c'est faire comprendre. C'est analyser le milieu humain dans lequel prennent naissance des événements. Ici, il s'agit de la Révolution française, événement qui «naît» à date fixe, du moins entre des limites de temps bien déterminées... Quel peut être le problème pour un historien des idées? Permettre à l'historien de la Révolution de faire avec sûreté la part, dans les actes dits «révolutionnaires»: 1. de ce que les situations de fait ont pu provoquer de réactions, engendrer de sentiments et d'idées; 2. de ce qui, dans la préparation de ces faits et dans la genèse de ces réactions, peut être imputé aux idées acquises par les acteurs des événements dans des livres ou écrits par eux pratiqués», c'est-à-dire ce que n'a pas fait D. Mornet, entreprendre «l'étude aussi scrupuleuse et attentive que possible de l'état d'esprit en France... bref, de dresser une carte d'ensemble des idées et de leurs véhicules en France à la veille même de la Révolution» avec cette réserve de taille: «A partir du moment où l'on étudie la répétition de ces idées entre les hommes, continuer à faire abstraction de la structure sociale, la chose est-elle possible?»

4.3.5 Du long compte rendu consacré aux Mémoires d'A. Loisy¹⁰⁰ en 1931, on retiendra que, pour L. Febvre, la lecture d'un ouvrage, d'un témoignage, d'histoire contemporaine – sur la crise moderniste – peut éclairer, pour un historien, les problèmes de compréhension et de pratique de l'histoire religieuse à d'autres époques – ainsi les crises religieuses du XVI^e siècle – la réciproque étant d'ailleurs vraie. D'un tome de l'œuvre de l'abbé Brémont¹⁰¹, L. Febvre saisit l'occasion pour plaider la nécessité d'études d'histoire religieuse, du sentiment religieux, dans une perspective historique: «Peu de sujets d'une semblable importance pour la connaissance véritable et profonde de l'ancienne France» – dont pourtant «semblent se méfier pareillement les historiens de tous bords et toutes tendances: ceux qui ne veulent pas faire sa part, toute sa part, à la religion dans leurs recherches; mais... aussi... ceux-là qui le mieux pourraient nous donner de bonnes études de «vie religieuse», de dévotion, de pratique pieuses dans «l'ancien temps» – les prêtres... et les religieux», – avec ce résultat «que, sur cent questions d'importance primordiale, nous ne sachions rien, littéralement rien, de ce que nous voudrions tant savoir».

4.3.6 Dans cette phase, les travaux géographiques continuèrent de

100 «Crises et figures religieuses. Du Modernisme à Erasme...», RS (I), 1931, p. 357–376 (sur ALFRED LOISY, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*. Paris, 1930, 1931, 3 vol.).

101 «La dévotion en France au XVII^e siècle», RS (III), 1932, p. 199–202 (sur Abbé BRÉMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. IX. Paris, 1932).

requérir l'attention de L. Febvre qui rendit compte et de tomes nouveaux de la *Géographie universelle* et de recherches de géographie régionale – telle celle modèle de R. Dion sur le Val de Loire¹⁰² – en retrouvant la question des parts respectives à faire dans ce type d'étude à la géographie physique et à la géographie humaine. La dernière controverse significative fut celle conduite précisément sur un travail de géographie régionale, celui de P. Deffontaines¹⁰³, L. Febvre tenant notamment à discuter la manière – méthode régressive? – dont l'auteur entendit recourir à l'histoire – après avoir noté combien l'absence de géographie physique raisonnée dans une telle œuvre est de nature à compliquer la tâche des lecteurs: «La notion de géographie risque de s'évanouir... Anthropo-géo-graphie, disait Ratzel. Mais quoi, si géo reste dans l'encrier?... Si les géographes cessent de nous donner une vue nette du milieu physique dans lequel se meuvent les hommes,... s'ils ne font plus le travail de mise au point, d'exposition synthétique et critique... à qui va-t-il falloir, nous les laïcs, que nous nous adressons pour savoir ce que nous avons cure de savoir?» Quant à ce que l'auteur appelle méthode régressive, il faudrait en discuter les conditions d'application si l'on ne veut pas aboutir à un «appauvrissement volontaire de la recherche», car l'histoire, «c'est la liaison dans le sens horizontal, aussi bien que dans le vertical. L'histoire, ce n'est pas une recherche sur un sujet et puis une recherche sur un autre, et rien entre les deux. L'histoire c'est un complexe articulé et c'est un tout».

On arrêtera ici cette sommaire étude qui n'a pu, en perspective cavalière, qu'apporter quelques éléments, quelques matériaux d'une monographie – au sens où l'entendait L. Febvre – et indiquer quelques problèmes de méthode en matière d'historiographie. On l'arrêtera sans pouvoir encore y apporter des conclusions un peu élaborées: en effet la recherche se poursuivra qui devra, pour la période chronologique ici retenue, situer la série des recensions critiques de L. Febvre dans la RSH/RS en parallèle et en corrélation avec celles rédigées pour d'autres revues historiques, à commencer par la *Revue Critique* et surtout les *Annales d'histoire économique et sociale*, et, pour la période postérieure à 1939, reprendre l'impressionnant ensemble des textes critiques des *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations* jusqu'en 1956. Ce n'est qu'alors qu'il sera peut-être possible de restituer une image moins floue, moins éclatée de la conception militante que L. Febvre se fit de son métier d'historien. Qu'une autre RSH soit ici remerciée d'avoir accueilli ce premier énoncé de résultats d'un travail de longue haleine, comme le F.N.R.S., d'avoir rendu celui-ci possible.

102 «Une thèse de géographie: le Val de Loire», RS (VII), 1934, p. 133–138 (sur R. DION, *Le Val de Loire. Etude de géographie régionale*. Tours, 1933).

103 «Innovation géographique?», RS (V), 1933, p. 317–323 (sur P. DEFFONTAINES, *Les Hommes et les travaux dans les pays de la Moyenne Garonne (Agenais, Bas-Quercy)*, Lille, 1932).

Tableau 1-2. Inventaire global et répartition par rubriques des recensions critiques*

Année	«Etudes»	Articles de fond			Revues critiques			Notes, questions et discussions			Bibliographie			Taux		
		A	T	L	A	T	L	A	T	L	A	T	L	A	T	L
1905	[3]	1	3	447	1	1	612	1	2	227	1	1	79	1	1	79
1906		1	2	834				5	5	560	2	2	265	5	5	8
1907					2	2	407	6	9	550	7	7	263	13	13	14
1908		2	2	1007	1	1	304	6	11	693	2	2	203	13	13	16
1909					1	1	373	3	5	212	6	6	70	11	11	16
1910								2	2	57	4	4	201	10	10	12
1911	[1]							7	9	265	6	4	157	6	6	214
1912		2	3	721				5	7	293	4	5	284	13	13	15
1913								2	2	56	7	7	178	11	11	15
1914										146			146	9	9	202
1920	[1]				2	5	591	1	1	67				3	6	6
1921		1	1	275		2	2	156						3	3	431
1922		1	1	12	612									1	1	612
1923		1	1	3	663									1	1	663
1924		2	2	757	1	7	522	1	1	50	2	2	46	6	6	1375
1925					1	1	190				6	6	209	7	7	399
1926		1	1	835	2	2	442	3	3	141	12	12	450	18	18	1868
1927		1	1	859				3	7	307	8	8	292	12	12	1458
1928		1	2	504	2	4	811	3	4	254	1	1	26	7	7	1595
1929					1	3	241	2	2	143	1	1	18	4	4	402
1930								1	1	45				1	1	45

Tableau 1-2 (suite)

Année	«Etudes»	Articles de fond			Revues critiques			Notes, questions et discussions			Bibliographie			Taux		
		A	A	T	L	A	T	L	A	T	L	A	T	L	A	T
1931		3	3	525	3	7	1851				2	2	30	8	12	2406
1932		1	1	442	3	10	629	10	11	573	11	11	121	25	33	1765
1933	[1]	2	3	1550	6	7	215	6	8	639	16	16	123	30	34	2527
1934		2	2	427	10	10	633	1	1	19				13	13	1079
1935	[1]	2	5	494	10	16	550	2	2	82	13	14	132	27	37	1258
1936					12	12	719				8	8	80	20	20	799
1937					1	3	105							0	0	0
1938														1	3	105
1939								3	3	159				3	3	159
Total	[7]	22	31	9775	61	107	10372	75	98	5548	124	126	3373	282	362	29068
1905-1914		7	11	3382	4	4	1323	38	53	2992	43	44	1767	92	112	9464
%		7	10	36	4	4	14	41	47	31,5	47	39	17,5	100	100	100
1920-1930		5	6	2955	12	38	4347	24	29	1418	22	22	768	63	95	9506
%		8	6	31	19	40	46	38	31	15	35	23	8	100	100	100
1931-1939		10	14	3438	45	65	4702	22	25	1472	50	51	486	127	155	10098
%		8	9	34	35	42	47	17	16	14	40	33	5	100	100	100

A = nombre d'articles (unités); T = nombre de travaux recensés (unités); L = longueur (en nombre de lignes)

* Pour faciliter le renvoi aux figures correspondantes, a été adoptée la même numérotation pour les tableaux et les figures.

Tableau 3. Répartition des recensions critiques par période

Année	Préhistoire Moyen Age	XIV-XVe siècle		XVIe siècle		Renaissance*		XVIIe siècle		XVIIIe siècle		XVI-XVIIIe siècle (survol)		Temps modernes*		XIXe siècle		XXe siècle		Survol évolution		Indéterminé		Totaux		
		T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	
1905																										
1906																										
1907	1	11	1	49	4	877	3	877	5	940	1	29	2	227	1	79	1	79	2	227	3	447	2	124	1	79
1908																										
1909																										
1910																										
1911																										
1912																										
1913	2	354	2	81	6	404	8	485																		
1914	1	18	4	104	1	10	5	114	1	14																
1920																										
1921																										
1922																										
1923	1	23	1	46	2	251	3	297																		
1924																										
1925																										
1926	2	69	8	500	8	500	8	500	2	872																
1927	1	43	1	32	5	229	6	261	1	859																
1928																										
1929																										
1930																										

Tableau 3 (suite)

Année	Préhistoire Moyen Age	XIV-XVe siècle		XVIe siècle		Renaissance*		XVIIe siècle		XVIIIe siècle		XIXe siècle		XXe siècle		Survol évolution		Indéterminé		Taux				
		T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L			
1931		6	238	1	775	1	775	1	20	20	2	962	1	169	1	10	6	470	12	2406				
1932		2	13	4	61	10	299	3	169	3	75	2	525	1	769	1	58	2	20	3	249	9		
1933		3	127	3	21	3	21	4	58	3	357	1	99	8	514	4	37	9	1391	8	551	34		
1934		4	154	4	146	1	146	1	14	2	110		3	124	3	136	2	298	1	248	13	1079		
1935		3	33	1	11	3	31	4	42	6	557	1	6	2	48	4	122	10	195	8	176	37		
1936		1	85		3	105	3	105		2	225	2	2	225	2	41	4	142	1	30	5	286	20	
Total		22	1134	25	1564	73	6220	98	7784	15	496	38	4064	12	1954	65	6514	15	2351	26	1192	48		
Mo.			1,8	95	1,9	120	3,2	270	4,3	338	1,5	50	2,5	271	1,3	217	2,8	283	1,4	213	2,6	154	2,5	
%			6,1	3,9	6,9	5,4	20,2	21,4	27,1	26,8	4,1	1,7	10,5	14,0	3,3	6,7	17,9	22,4	4,1	8,1	7,3	4,1	13,3	
1905-1914		4	383	11	609	29	3232	40	3841	4	135	22	1407	5	348	31	1839	3	670	20	2,5	7	9	9
%		3,5	4	10	6	26	34	36	40	4	1	20	15	4	4	28								
1920-1930		5	339	3	278	25	1720	28	1998	1	94	5	1866	4	983	10	2943	4	534	9	604	12	642	27
%		5	3,5	3	3	26	18	29	21	1	1	5	20	4	10	10	31	4	5,5	10	6	13	7	29
1931-1939		13	412	11	677	19	1268	30	1945	10	267	11	841	3	624	24	1732	7	1109	18	626	37	2173	37
%		8	4	7	6,5	12	12,5	19	19	6	3	7	8	2	6	15	17	5	11	12	6	24	22	24

Mo. = moyenne; T = nombre de travaux recensés (unités); L = longueur (en nombre de lignes)

* Courbes additionnelles: Renaissance = XIVe-XVe et XVIe siècles; Temps modernes = XVIIe, XVIIIe siècle et XVIIe-XVIIIe siècles (survol)

Tableau 4. Répartition des recensions critiques par zones géographiques

Tableau 4 (suite)

Année	France: national		France: régional		Europe: total*		Autres zones		Indéterminé général		Europe: général		Belgique, Pays-Bas		Italie, Esp., Portugal		Europe: Centre et Est		Europe: Nord		Europe: Sud		Taux			
	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L		
1931	3	1698	1	148	3	287	4	263	1	10	1	208	1	6	5	110	2	79			12	2406				
1932	5	366	9	808	12	321	3	93	4	177	5	197	1	10	1	10	4	8			33	1765				
1933	14	1706	4	408	7	172	1	56	8	185	2	106	1	13	2	1	17	2	66			34	2527			
1934	5	370	2	271	5	425		1	13	2	108	1	17	2	1	22	1	21	1	16	1	25	13	1079		
1935	7	131	8	644	12	262	2	54	8	167	6	170	1	8	2	22	1	11			20	799				
1936	3	266	2	124	5	72	4	125	6	212	4	61									3	105				
1938					3	105		3	105		3	105		3	105							3	105			
1939	2	74			1	85		1	85		1	85		1	85							3	109			
Total	97	12225	100	7547	101	6245	23	1050	41	2001	35	2480	16	922	20	891	20	855	3	607	7	490	362	29068		
Mo.	4,2	531	4,2	341	4,2	260	2,1	96	2,6	126	2,2	155	1,3	77	1,5	69	1,7	71	1,0	202	1,2	82	12,5	1002		
%	26,8	42	27,6	26	27,8	21,4	6,5	3,7	11,3	6,9	9,7	8,5	4,4	3,1	5,4	3	5,5	3	0,9	2,1	1,9	1,7	100	100		
1905-1914	34	4292	50	3343	23	1479	1	37	4	313	2	162	8	347	5	412	7	247			1	301	112	9464		
%	30	45	45	35	20,5	16	1	1	3,5	3	1,8	1,7	7,1	3,8	4,5	4,5	4,5	6,2	2,7			0,9	3,3	100	100	
1920-1930	24	3322	24	1801	30	3037	8	422	9	924	9	1278	5	561	6	320	2	123	2	591	5	164	95	9506		
%	25	35	25	19	32	32	8,5	4	9,5	10	9,5	13,4	6,3	6	6,3	3,4	2,1	1,3	2,1	6,2	5,3	1,7	100	100		
1931-1939	39	4611	26	2403	48	1729	14	591	28	764	24	1040	2	14	9	159	11	485	1	16	1	25	155	10098		
%	25	45,5	17	24	31	17	9	6	18	7,5	15,6	10,3	1,3	0,1	5,8	1,5	7,1	4,8	0,6	0,1	0,6	0,2	100	100		

Mo. = moyenne; T = nombre de travaux recensés (unités); L = longueur (en nombre de lignes)

* Courbe additionnelle

Tableau 5. Répartition des recensions critiques par domaines

Année	Historio-graphie		Géographie		Linguistique		Sciences sociales		Histoire sociale		Histoire politique		Histoire économique	
	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L
1905													1	79
1906	1	118			3	447					1	147	2	227
1907	1	11	2	124					4	162	2	52	1	388
1908			2	261	2	173			1	82	3	209	6	154
1909			5	900									4	218
1910	1	114							1	43	2	68	4	71
1911			2	57					1	29	2	100		
1912	3	211	2	15	1	27			3	113	2	113	2	11
1913					3	563			2	72	1	23		
1914							1	37						
1920	2	81							1	67	2	317		
1921			1	82									2	349
1922									2	57	3	228	3	144
1923			3	663										
1924			3	241	1	620					2	61	5	316
1925					2	53			2	49			2	107
1926			2	270	2	863	1	35	1	85	2	117	2	89
1927	3	105	3	132					1	45	3	93	2	45
1928	1	122	2	504	1	282					2	229	1	204
1929			4	328							1	56		
1930											1	45		
1931	1	169	6	470							1	208		
1932	1	87	5	231			2	78	4	80	2	16	3	86
1933	3	78	4	424					2	340	10	107	3	51
1934	1	19	2	271							1	281		
1935	1	20	3	34			5	168			2	107		
1936	1	76	3	226			2	66	1	225	1	30	1	27
1938														
1939														
Totaux	20	1211	54	5233	15	3028	11	384	26	1449	46	2607	44	2566
Mo.	1,5	93	3,0	289	2,0	379	2,2	77	1,8	104	2,2	124	2,6	151
%	5,5	4,1	15	18	4,2	10,4	3	1,3	7,1	5	12,7	9	12,2	8,8
1905-1914	6	454	13	1357	9	1210	1	37	12	501	13	712	20	1148
%	5	5	12	14	8	13	1	1	11	5	12	8	18	12
1920-1930	6	308	18	2220	6	1818	1	35	7	303	16	1146	17	1254
%	6	3,3	19	23	7	19,1	1	0,4	7	3,2	17	12	18	13,2
1931-1939	8	449	23	1656			9	312	7	645	17	749	7	164
%	5	4,4	15	16,4			6	3,2	4	6,4	11	7,4	5	1,6

Mo. = moyenne; T = nombre de travaux recensés (unités);
L = longueur (en nombre de lignes)

Tableau 5 (suite)

Année	Histoire intellectuelle		Histoire religieuse		Histoire générale		Histoire de l'art		Histoire régionale		Folklore		Totaux	
	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L	T	L
1905													1	79
1906							1	612					8	1551
1907	3	883							1	37			14	1657
1908			1	239					1	42			16	1160
1909	2	618	1	52	1	53			2	159	1	74	16	2074
1910	2	103	2	387									12	786
1911									1	28			6	214
1912	1	44					1	15					15	549
1913	4	274	4	211					1	49			15	1192
1914							8	165					9	202
1920	1	193											6	658
1921													3	431
1922			2	70	1	90			1	23			12	612
1923													3	663
1924	1	137											12	1375
1925			1	190									7	399
1926	5	311							3	98			18	1868
1927	2	929	2	109									16	1458
1928	1	57							2	103	1	94	11	1595
1929					1	18							6	402
1930													1	45
1931	1	775	1	754	1	10					1	20	12	2406
1932	9	649	2	164	3	140					2	234	33	1765
1933	1	25	4	73	4	1284	2	104			1	41	34	2527
1934	5	373	1	52	1	52	2	31					13	1079
1935	8	191	2	20	5	95	6	437	4	125	1	61	37	1258
1936	3	60	7	75	1	14							20	799
1938			3	105									3	105
1939	2	74			1	85							3	159
Totaux	51	5696	33	2501	20	2453	22	850	13	566	7	524	362	29068
Mo.	3,2	356	2,4	179	1,8	223	3,7	141	1,6	71	1,2	87	12,5	1002
%	14,1	19,5	9,1	8,6	5,3	8,4	6,1	2,9	3,6	2	1,9	1,8	100	100
1905-1914	12	1922	8	889	2	665	9	180	5	315	1	74	112	9464
%	11	20	7	9	2	7	8	2	5	3	1	1	100	100
1920-1930	10	1627	5	369	2	108	3	98	3	126	1	94	95	9506
%	11	17,2	5	3,9	2	1	3	1	3	1,3	1	1	100	100
1931-1939	29	2147	20	1243	16	1680	10	572	4	125	5	356	155	10098
%	18	21,3	13	12,3	10	16,6	7	5,7	3	1,2	3	3,5	100	100

Mo. = moyenne; T = nombre de travaux recensés (unités);
L = longueur (en nombre de lignes)

Tableau 6. Tris croisés: rubriques – périodes, zones géographiques, domaines

Rubriques	Articles de fond		Revues critiques		Notes, questions et discussions		Bibliographie		Totaux	
	L	%	L	%	L	%	L	%	L	%
<i>Périodes</i>										
Préhistoire–Moyen Age	301	27	466	41	115	10	252	22	1134	100
XIVe–XVe siècles	372	24	635	41	237	15	320	20	1564	100
XVIe siècle	1570	25	2707	44	621	10	1322	21	6220	100
Renaissance	1942	25	3342	43	858	11	1642	21	7784	100
XVIIe siècle	0	0	292	59	94	19	110	22	496	100
XVIIIe siècle	2024	50	420	10	1382	34	238	6	4064	100
XVIIe–XVIIIe s. survol	1062	54	296	15	385	20	211	11	1954	100
Temps modernes	3086	47	1008	16	1861	29	559	8	6514	100
XIXe siècle	787	34	1047	60	58	2	99	4	2351	100
XXe siècle	169	14	659	55	253	21	114	10	1192	100
Survol–évolution	1948	54	798	22	626	17	257	7	3629	100
Indéterminé	1542	24	2802	43	1780	28	340	5	6464	100
<i>Zones géographiques</i>										
France: national	5375	44	4650	38	1537	13	663	5	12225	100
France: régional	2564	34	1401	19	2503	33	1079	14	7547	100
Europe: total	1511	24	2411	39	993	16	1330	21	6245	100
Europe: général	208	8	1596	64	494	20	182	8	2480	100
Italie, Espagne, Portugal	217	24	197	22	221	25	256	29	891	100
Europe: Sud	301	61	63	13	69	14	57	12	490	100
Europe: centre-est	281	33	59	7	135	16	380	44	855	100
Belgique, Pays-Bas	23	2	386	42	74	8	439	48	922	100
Europe: Nord	481	79	110	18	0	0	16	3	607	100
Autres zones	0	0	674	64	306	29	70	7	1050	100
Indéterminé, général ...	325	16	1236	62	209	10	231	12	2001	100
<i>Domaines</i>										
Historiographie	169	15	439	36	475	39	128	10	1211	100
Géographie	1080	21	2715	52	1396	26	42	1	5233	100
Linguistique	2406	78	282	9	232	8	108	3	3028	100
Sciences sociales	122	32	112	29	84	22	66	17	384	100
Histoire sociale	330	23	282	19	157	11	680	47	1449	100
Histoire politique	489	19	951	37	297	11	870	33	2607	100
Histoire économique ...	0	0	893	35	1320	51	353	14	2566	100
Histoire intellectuelle ..	3214	56	1861	33	270	5	351	6	5696	100
Histoire religieuse	373	15	1612	65	229	9	287	11	2501	100
Histoire générale	1220	50	831	34	341	14	61	2	2453	100
Histoire de l'art	372	44	57	6	133	16	288	34	850	100
Histoire régionale	0	0	148	26	299	53	119	21	566	100
Folklore	0	0	189	36	315	60	20	4	524	100

L = longueur (en nombre de lignes)

N.B. – Seul le tri croisé rubriques-domaines a été représenté graphiquement (figure 6)

Tableau 7-8. Tris croisés: domaines – périodes, zones géographiques

Domaines	Histoire- graphie		Géographie		Linguistique		Sciences sociales		Histoire politique		Histoire économique	
	L.	%	L.	%	L.	%	L.	%	L.	%	L.	%
<i>Périodes</i>												
Préhistoire-Moyen Age ..	30	2	0	0	301	10	0	0	53	4	150	6
XIVe-XVe siècles	0	0	0	0	0	0	0	0	235	9	227	9
XVIe siècle	331	27	0	0	28	1	0	0	95	7	883	34
Renaissance	331	27	0	0	28	1	0	0	95	7	1118	43
XVIIe siècle	0	0	0	0	27	1	0	0	34	2	133	5
XVIIIe siècle	0	0	0	0	835	28	0	0	756	52	174	7
XVIIe-XVIIIe s. survol ..	123	10	83	2	620	20	0	0	233	16	0	0
Temps modernes	123	10	83	2	1482	49	0	0	1023	70	307	12
XIXe siècle	0	0	0	0	282	9	0	0	58	4	457	17
XXe siècle	497	41	310	6	26	1	79	21	0	0	35	1
Survol-évolution	70	6	110	2	630	21	0	0	117	8	517	20
Indéterminé	160	14	4730	90	279	9	305	79	103	7	23	1
<i>Zones géographiques</i>												
France: nationale	558	46	0	0	1348	44	46	12	808	56	814	31
France: régionale	276	23	2501	48	1176	39	0	0	332	23	305	12
Europe: total	141	12	1103	21	301	10	0	0	225	15	1392	53
Europe: général	0	0	326	6	0	0	0	0	0	0	268	10
Italie, Espagne, Portugal ..	0	0	11	0	0	0	0	0	29	2	103	4
Europe: Sud	0	0	69	1	301	10	0	0	0	0	72	3
Europe: centre-est	19	2	67	1	0	0	0	0	167	11	333	13
Belgique, Pays-Bas	122	10	23	0	0	0	0	0	29	2	616	23
Europe: Nord	0	0	607	12	0	0	0	0	0	0	0	0
Autres zones	0	0	675	13	0	0	37	10	0	0	96	4
Indéterminé, général	236	19	954	18	203	7	301	78	84	6	0	0

L = longueur (en nombre de lignes)

Tableau 7-8. Tris croisés: domaines - périodes, zones géographiques (suite)

Domaines	Histoire intellectuelle		Histoire religieuse		Histoire générale		Histoire de l'art		Histoire régionale		Folklore
	L	%	L	%	L	%	L	%	L	%	L
<i>Périodes</i>											
Préhistoire-Moyen Age ...	81	2	33	1,5	167	7	92	11	0	0	0
XIVe-XVe siècles ...	205	3	331	13,5	104	4	510	60	0	0	74
XVIe siècle ...	2997	53	1101	44	631	26	10	1	0	0	0
Renaissance ...	3202	56	1432	57,5	735	30	520	61	0	0	74
XVIIe siècle ...	6	0	154	6	0	0	28	3	0	0	114
XVIIIe siècle ...	1043	18	0	0	0	0	0	0	0	0	22
XVIIe-XVIIIe s. survol ...	442	8	0	0	0	0	99	12	0	0	0
Temps modernes ...	1491	26	154	6	0	0	127	15	0	0	114
XIXe siècle ...	654	11	754	30	14	1	0	0	91	16	0
XXe siècle ...	99	2	71	3	14	1	0	0	0	0	61
Survol-évolution ...	32	1	48	2	1452	59	48	6	357	63	12
Indéterminé ...	137	2	9	0	71	2	63	7	118	21	36
											16
<i>Zones géographiques</i>											
France: nationale ...	3960	70	1677	67	1936	79	57	7	0	0	230
France: régionale ...	579	10	96	4	8	0	515	61	521	92	44
Europe: total ...	1106	19	629	25	314	13	227	27	0	0	106
Europe: général ...	536	9	424	17	282	12	99	12	0	0	36
Italie, Espagne, Portugal ...	503	9	70	3	11	0	70	8	0	0	0
Europe: Sud ...	25	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Europe: centre-est ...	42	1	135	5	21	1	0	0	0	0	20
Belgique, Pays-Bas ...	0	0	0	0	0	0	58	7	0	0	4
Europe: Nord ...	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	74
Autres zones ...	0	0	33	1	114	5	26	2,5	45	8	14
Indéterminé, général ...	51	1	66	3	81	3	25	2,5	0	0	0

L = longueur (en nombre de lignes)